

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

ÉCRIVAINS D'ÉGYPTE

ONT COLLABORÉ

Abbas M. El Akkad

A. Khédry

Tewfik El Hakim

Ilias Venezis

Jacqueline Faquis

G. Grebentschikoff

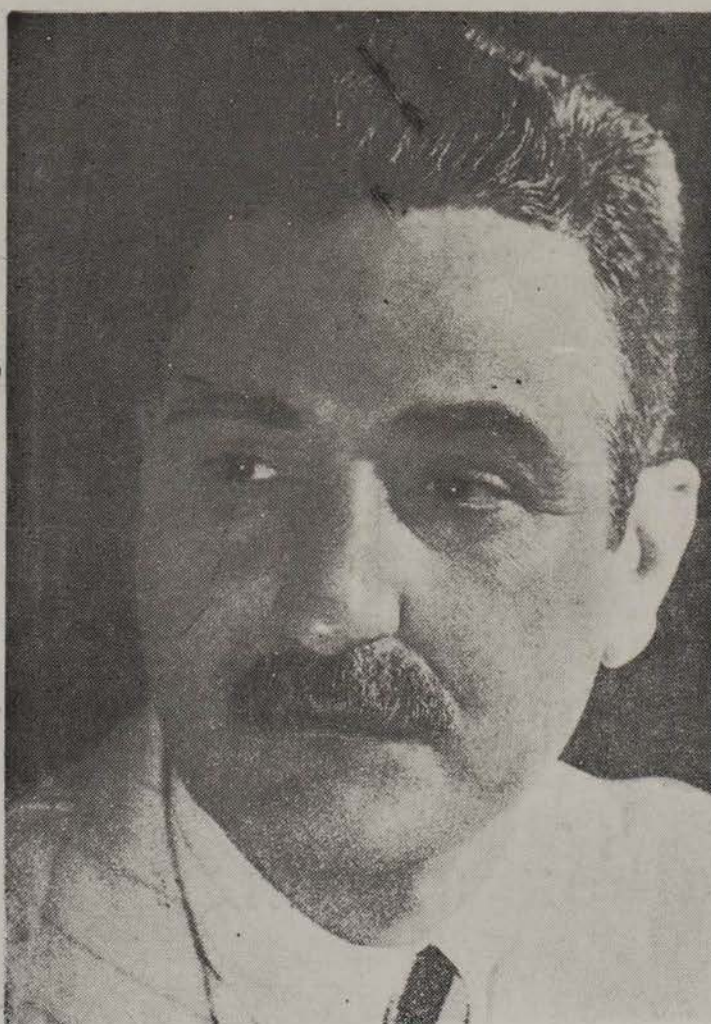
E. Loukianoff

Colette Nevyne

Ahmed Rassim

Orion

B. Schiffer



ABBAS M. EL AKKAD

A CE NUMÉRO

R. Milliex

John J. Papasian

Charles Zahar

J. G. Desmeules

Roger Barbe

Etienne Mériel

H. Soulon

Georges Henein

Hebdomas

Sem.

etc.



№ 10

S.O.P.

PAPASTRATOS



20 cigarettes
P.T. 4

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

H. C. No. 4924

The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Caire) et à Alexandrie.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire.

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan

HELLAS SPECIAL

PAPASTRATOS

Tabacs grecs purs



20 Cigarettes P.T. 7

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE

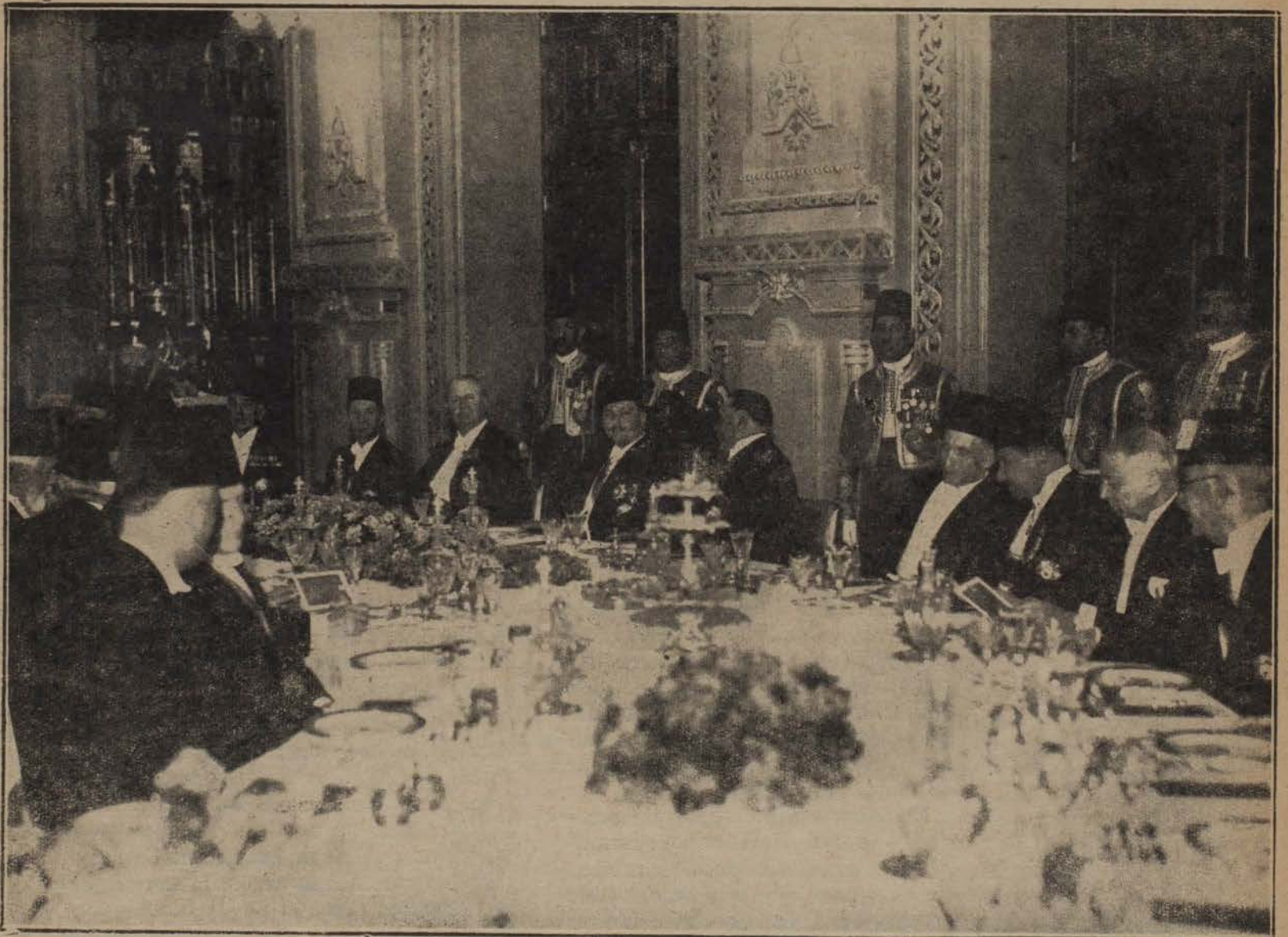
la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

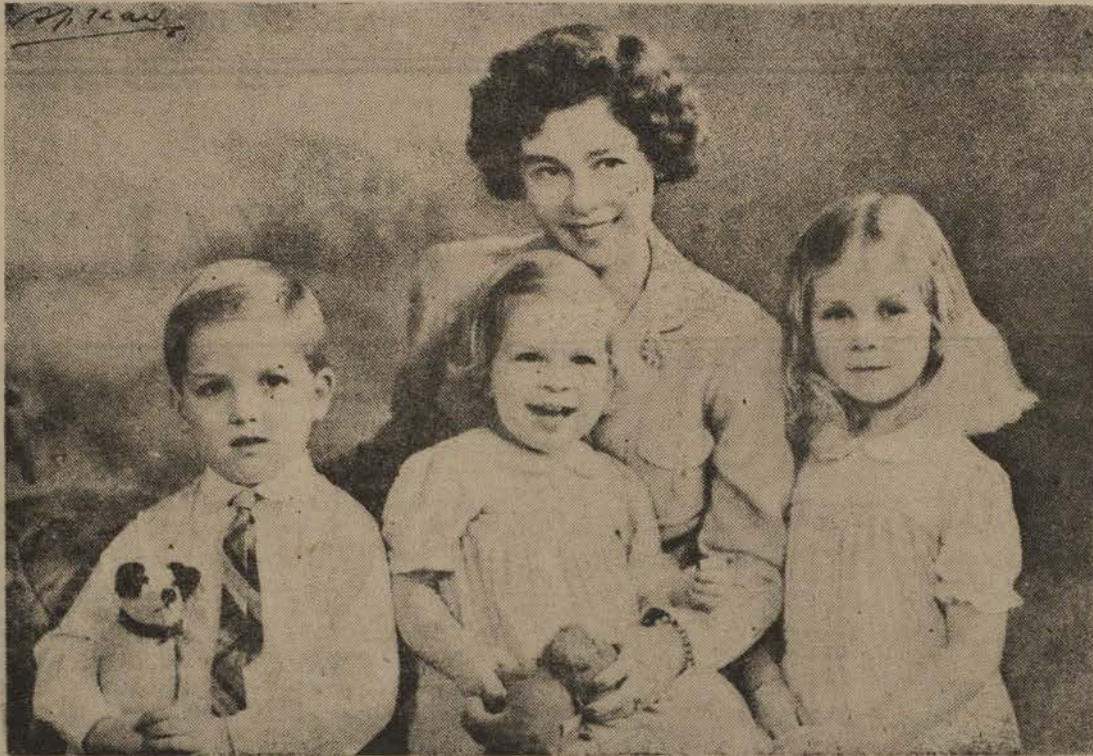
Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

BANQUET ROYAL



Pour marquer la constitution de la Ligue des Etats Arabes, Sa Majesté le Roi Farouk Ier., a offert le 22 Mars écoulé, un dîner au Palais d'Abdine en l'honneur des délégués. Sur notre photo on voit aux cotés du souverain LL.EE. l'Ambassadeur Britannique Lord Killearn, Samir el Rifai Pacha, Premier Ministre de Transjordanie, et Sherif Sabri Pacha, oncle du Roi. A la gauche de Sa Majesté on voit LL.EE. Mahmoud Djem, Ambassadeur d'Iran, Abdel Hamid Karam, Premier Ministre Libanais, Aly Maher Pacha, Arshad el Omary, Ministre des Affaires Etrangères d'Iraq et Abdel Fattah Yehia Pacha. En face du Roi, de l'autre coté de la table, Son Altesse Royale le Prince Mohamed Aly.

ANNIVERSAIRE PRINCIER



S.A.R. la Princesse Héritière de Grèce photographiée en compagnie des LL.AA.RR. le Prince Constantin, héritier présomptif, et des Princesses Sophie et Irène.

Le 18 Avril a été célébré en une émouvante simplicité en Grèce, en Égypte ainsi dans les coins les plus reculés du monde, l'anniversaire de naissance de S.A.R. la Princesse Héritière de Grèce. Néanmoins des milliers de dépêches lui sont parvenus de toutes parts.

Nous nous joignons, à cette occasion, à tous les Hellènes pour formuler, avec eux, les vœux les plus chaleureux, pour que leur ardent désir de voir leur Princesse adorée rentrer dans son Pays parmi le Peuple Hel-

lène qu'elle aime tant et au bien-être duquel Elle s'est dévouée avec tant de tendresse, soit rapidement réalisé.

Sur le firmament Hellénique de demain, quand la Grèce martyre aura dressé son corps meurtri et aura retrouvé la grandeur qui inspirera le respect, au monde nouveau, de la liberté et des idéaux démocratiques, la Princesse chérie du peuple sera l'étoile brillante qui incarnera la fierté et l'éclat de l'âme et de la beauté grecques.

ABBAS MAHMOUD EL-AKKAD

Notice Biographique

M. Abbas Mahmoud El-Akkad naquit en 1889 et à Assouan où il fit ses premières études, d'abord comme élève d'une école primaire, ensuite comme disciple du Cheikh El-Guiddaoui, azhariste qui était célèbre dans le Haut Saïd.

Très jeune, il occupa un petit poste dans une des nombreuses administrations de l'Etat, ce qui lui permit de se déplacer entre Kéneh, Zagazig et Fayoum. Mais, incapable de se plier à la routine des bureaux, il donna bien vite sa démission. Plus tard, ayant suivi des cours de Physique et d'Histoire Naturelle à l'École Industrielle de Boulak, il entra aux Postes & Télégraphes. Mais cette seconde expérience ne fut pas plus heureuse que la première, car, déjà, le journalisme le passionnait. Naturellement, le journalisme le mena à la politique qui le mena d'abord à la Chambre des Députés puis au Sénat où, aujourd'hui, sa stature imposante, son esprit clairvoyant, sa profonde érudition et sa voix grave et chaude n'ont pas fini d'étonner et de séduire.

Assouan, et l'écrivain lui-même se plaît à le reconnaître, joua un grand rôle dans sa vie. Cette ville, comme chacun sait, fut pendant très longtemps une sorte de carrefour cosmopolite: des européens, et même des américains, y venaient passer une bonne partie de l'hiver, et, jusqu'à tout dernièrement, arabes, turcs, tunisiens et nubien, s'y donnaient rendez-vous, soit en allant à la Mecque, soit en faisant le commerce. Les librairies, bien entendu, y étaient nombreuses. Nombreux étaient aussi les ouvrages de langues étrangères qu'on trouvait sur leurs étagères. Très tôt initié à la langue anglaise, El-Akkad la possède aujourd'hui à la perfection.

Styliste de premier ordre, érudit, critique, poète et romancier, son oeuvre considérable et d'importance est toujours animée par un souffle puissant. Sa pensée est sans cesse d'une rare élévation et cette élévation est si constante qu'elle exige du lecteur un effort assidu. Car El-Akkad, comme tous les écrivains de génie, écrit pour ceux qui n'ont pas peur de se pencher sur les profondeurs abyssales de l'esprit humain aussi bien que pour ceux qui aiment affronter les hautes cimes de la Connaissance.

• Porté, de par sa nature et de par le milieu où sa jeunesse a évolué, à comprendre et à aimer les idées universelles, El-Akkad est appelé, j'en suis pleinement convaincu, à susciter un vif intérêt partout où sa parole sera entendue.

A. KHÉDRY

Bonnes Feuilles

SARAH

par Abbas M. El-Akkad

Sarah, ce n'est pas Manon, ni Marguerite de «Faust», ni Ellénore, ni la Dame aux Camélias, ni George Sand. Elle est un peu toutes ces femmes que les Lettres et une vie aventureuse ont rendu fameuses.

Pour la comprendre, il nous faut évoquer notre douleur, ou ce qui fut notre douleur. Si nous voulons la connaître, souvenons-nous d'abord de notre bonheur perdu. Approchons-nous d'elle en évoquant le cruel ou doux souvenir des jours bénis ou maudits que nous avons vécus auprès d'une de ces charmantes créatures dont les baisers meurtriers sont gravés dans notre mémoire. Pensons à ses désirs félins, ses craintes parfois réelles mais souvent feintes, ses espoirs d'oiseau rêvant d'un ciel pur, sa bonté de «mère méchante», ses colères étouffées dans les étreintes, sa fidélité si douce et si navrante. Pensons aussi, puisqu'il le faut, à son infidélité éclatante, totale, inconséquente et, partant, désarmante!

Rappelons-nous bien toute la joie indicible qu'Eve a mis dans le coeur de l'homme, aussi bien que le sang noir qu'elle a fait saigner dans le plus intime de son être. Penchons-nous avec ferveur sur notre passé amoureux et laissons-nous devenir un instant aussi fous que nous le fûmes dans notre jeunesse. Car Sarah ne peut être comprise que par ceux qui continuent à posséder un coeur jeune et qui souvient toujours au dieu Amour.

Sarah est certainement la «Femme». Mais elle est surtout (et ne l'oublie point, toi qui couves tes déceptions comme un avaro son trésor) celle qui inspire, celle qui console et celle qui remplit le coeur de doux rêves ou d'amertume!

L'aimeras-tu, ami lecteur, telle que je viens de la décrire? Pardonne cette question, mais je sais que la mémoire de l'homme est souvent infidèle quand il s'agit des affaires sentimentales. Cependant, je suis sûr que chaque fois que tu te pencheras sur Sarah et sur tes souvenirs, tu sentiras comme un doux gémissement animer ta poitrine et tu comprendras alors que la vie n'est belle que parce qu'«Elle» a daigné sourire, un jour!

Note du Traducteur.

Chapitre I.

C'EST DONC TOI?

Il hésita longtemps avant de se décider à traverser la rue. Elle n'avait cependant rien d'extraordinaire, cette rue, au contraire. Le va et vient des piétons, les cris des cochers, le bruit des claksons, tout contribuait à la rendre très animée, et, pour rentrer à sa maison, qui se trouvait dans la banlieue de la ville, c'était pour lui une promenade qui l'amusa beaucoup. A quoi donc fallait-il attribuer son hésitation?

C'était dans cette rue qu'elle et lui se rencontraient jadis. « Se rencontraient » est une façon de parler, car jamais il ne voulut afficher cette liaison. Ainsi, quand ils voulaient aller au cinéma, il chargeait un ami ou tout simplement un domestique de lui acheter deux billets: un pour elle, un pour lui. En chemin, il l'accostait et lui tendait le papier: ni vu ni connu. Dans la salle, ils changeaient rarement de fauteuils. D'habitude, elle le devançait, et ce n'est qu'après quelques instants qu'il la rejoignait, après

avoir musardé à dessein devant les devantures des librairies ou bavardé avec des amis dans un café.

Que de films ils virent de cette manière ! Que de réflexions furent échangées entre eux pendant et après les séances. Mais, surtout, elle avait pris l'habitude de faire des rapprochements entre elle et les actrices. Il est vrai qu'elle ne le faisait que quand il manifestait un peu trop son admiration pour une de ces étoiles du septième art. Ses questions étaient alors intelligentes et subtiles, et elles le mettaient généralement au pied du mur. Pour y échapper, il était souvent obligé de donner à leur conversation un tour mi-badin mi-sérieux.

Un jour, par exemple, voyant sans doute qu'il avait dépassé la mesure, elle lui demanda :

« — Si cette actrice te permettait de l'embrasser, accepterais-tu ? »

Lui, il avait tout de suite senti que cette question cachait un piège et qu'il dépendait de lui que la réponse n'eût pas de fâcheuses conséquences. Aussi s'empressa-t-il de répondre d'un ton léger :

« — Ne serait-il pas impoli de refuser le baiser d'une dame ? Tu ne trouves pas ? »

Mais, revenant à la charge, elle insista :

« — Tu sais bien qu'il ne s'agit pas de politesse. Je te demande ce que tu ferais le cas échéant. Dis ! Accepterais-tu ce baiser s'il t'était offert ? »

— Si j'étais son partenaire, je crois qu'il serait impertinent de décliner une pareille faveur. C'est là, vois-tu, un de ces mille sacrifices qu'on doit consentir pour l'Art. N'est-ce pas qu'il n'y a point d'art sans certains sacrifices ?

— Tu veux dire que ce baiser ne serait pour toi qu'une charge ?

— Exactement. Embrasser une femme qu'on n'aime pas c'est plus qu'un sacrifice qu'on accepte, c'est un devoir assez désagréable qu'on est obligé d'accomplir ! »

Bien que comprenant qu'il mentait et qu'il biaisait, elle n'en accepta pas moins cette réponse. Une minute après, elle ajouta en riant :

« — Tu l'as échappé belle ! Car espérer obtenir un baiser d'une femme qu'on ne connaît pas constitue une infidélité du cœur, et de l'infidélité du cœur à l'infidélité vraie, ami, il n'y a qu'un pas ! »

Il arrivait parfois que, après le cinéma, bras dessus bras dessous, ils fissent quelques pas ensemble. Chemin faisant, elle introduisait sa main dans la poche de son veston et s'emparait d'un petit agenda qu'il portait toujours sur lui. Elle tenait à y fixer, de temps à autre, les réflexions que lui suggéraient les films ou leurs promenades. Un soir, elle écrivit après avoir vu « La femme en homme » : « Je ne sais si la « femme en homme » t'a plu. Moi, il me suffit d'être tienne, tout simplement, et d'en être heureuse ! » Une autre fois encore, elle nota, sous l'impression du film « L'enjôleuse » : « J'espère que tu ne connaîtras l'enjôleuse qu'au cinéma. Pour ce qui est de la vie réelle, n'aie d'yeux que pour ta servante... »

Elle avait une mémoire vraiment merveilleuse. Un jour, assis dans un cinéma de plein air, ils assistaient à un film comique. Dans ce film, un chasseur maladroit faisait des prodiges d'adresse. Quand il tirait un coup de son fusil, le gibier tombait de plusieurs côtés à la fois. Le gibier continuait même de

tomber longtemps après que le coup était parti. Sur quoi notre ami s'écria : « Ne serait-il pas plus remarquable que le gibier tombât tout rôti dans les plats ? »

Elle rit longtemps et dit :

« — Tu ne te souviens pas ?... Lors de la première vision de ce film, il y a de cela deux ans, tu fis la même réflexion. »

Elle avait souvent, à son insu, de ces réparties qui découvraient subitement le plus profond de son âme, faisant fi de la légendaire pudeur féminine et des sentiments peu naturels dont les femmes aiment à se parer comme d'un ornement. Ainsi, dans un film inspiré par les événements de la Révolution Française, un jeune insurgé blessé se cache dans une maison hospitalière. Soigné par la jeune fille de la maison, le convalescent s'éprend de sa belle infirmière. Les tête-à-tête deviennent fréquents, et, naturellement, les deux jeunes amoureux finissent par tomber dans les bras l'un de l'autre. Or, parmi les spectateurs, il y avait une dame d'un certain âge, qui accompagnait quelques jeunes filles. Cette dame, sans doute de moeurs très sévères, moralisa à haute voix : « L'infâme... il la séduit ! » Alors, « Elle », se penchant vers son ami, murmura : La vieille sotte ! Comment peut-elle dire qu'il la séduit ? Au contraire, c'est bien la meilleure reconnaissance de dette qu'il puisse lui donner ! »

En vérité, le cinéma était pour eux plus qu'un amusement ou qu'un passe-temps. Il était plutôt le miroir qui reflétait leur amour. Sur l'écran, en même temps que les images d'un monde imaginaire, leurs pensées, leurs sensations, leurs espoirs et leurs rêves venaient défiler et fondre comme dans un creuset.

Voilà donc la raison pour laquelle, depuis la rupture, en traversant cette rue il lui semblait accomplir un effort surhumain. En y débouchant, il croyait fléchir sous le poids d'un tas de souvenirs douloureux, et c'était comme s'il craignait de voir apparaître soudain à chaque tournant un terrible démon. En vérité, pensait-il, il vaut mieux faire un détour, et, en effet, il ne manquait jamais de changer de direction.

Puis, le temps aidant, il crut qu'il n'avait plus rien à redouter, ni des rencontres ni de la meute des souvenirs. L'audace alors lui vint de traverser la rue. Il la traversa une, deux, puis trois fois. Mais, à la quatrième, la rencontre tant appréhendée eut lieu.

Il faut dire qu'il ne l'avait pas vue durant de longs mis de solitude. A dessein, il avait décidé de ne point aller là où elle pouvait se trouver. Systématiquement, il avait mis, en se cloîtrant dans sa maison, une barrière entre lui et tout son passé. Mais le destin en voulut autrement. En marchant, pensif, dans la rue presque déserte à cette heure tardive de la nuit, il entendit une voix — cette voix, il eût pu la reconnaître entre mille — qui s'écriait : « C'est donc toi ? »

C'est donc toi ? La commotion fut foudroyante. Il crut un instant qu'un précipice s'ouvrait sous ses pas pour l'engloutir ou qu'un vent terrible l'arrachait à la terre. Et, bien avant qu'il eut songé à faire bonne contenance, leurs regards se rencontrèrent. Tout à coup, il fut comme submergé par un torrent

de sensations à la fois confuses et contradictoires auxquelles il eut été incapable de donner un nom, car on ne peut donner un nom à ce qui, en même temps que la peur, englobe la joie, le désir, l'inquiétude, l'amour et le mépris. Et, devant cette somme de contradictions, l'âme humaine demeure généralement en échec, car elle ignore ce qu'elle doit faire, et elle ignore ce qu'elle doit faire parce qu'elle ne peut rien faire.

Si seulement il l'avait pu voir avant d'entendre sa voix ! Peut-être eut-il pu alors appeler à la rescousse sa volonté, cette volonté qui l'avait aidé lors de la rupture et qui l'avait tant aidé par la suite en l'empêchant de faiblir ou de pardonner. Malheureusement, la rencontre était trop inattendue. Aussi ne trouva-t-il rien à dire.

Quelques secondes s'écoulèrent ainsi, sans qu'il pût articuler une seule parole. Elle aussi était debout devant lui, muette, un peu comme regrettant de l'avoir interpellé et craignant en même temps la nature de sa réponse. C'est alors qu'une voiture vint à passer. Il fit signe au cocher, et, en un clin d'œil, ils se trouvèrent assis à côté l'un de l'autre, elle disant :

« — C'est une excellente idée que tu viens d'avoir là. Autrement les gens auraient fini par nous prendre pour des statues ! »

En effet, quelques personnes s'étaient retournées et, déjà, des murmures s'élevaient. Laconiquement, il répondit :

« — Tu as raison... Je crois que c'est mieux ainsi. »

Entre-temps, le cocher, se penchant vers l'intérieur de la voiture, questionnait :

« — Où dois-je vous conduire, mon Bey ? »

Mais, comme le « Bey » ne répondait pas, il reprit :

« — Où allez-vous, Madame ? »

Elle se tourna vers son ami et murmura :

« — Tu ne dis pas au cocher où nous allons ? »

Il fit un geste évasif à l'adresse de l'homme :

« — Là où tu voudras. »

Encore une fois, elle parut regretter sa faiblesse. Elle s'attendait sans doute à ce qu'il montrât plus d'empressement dans le choix d'un endroit secret, en l'occurrence un de ces établissements déserts où ils se rendaient jadis. Vexée, elle se tut. De son côté, il resta muet. Le silence risquait de s'éterniser. Il cherchait bien à dire quelque chose mais il ne trouva rien. Il chercha en vain.

Il aurait voulu, par exemple, lui fixer un rendez-vous pour le lendemain, chez lui à la maison, de manière à ce qu'ils puissent s'entretenir à l'aise. Mais c'était, aussi, ce que, à tout prix, il ne « voulait » pas exprimer. Bien des considérations l'en empêchaient. Il y avait d'abord son orgueil et la crainte de voir la même odyssée recommencer quelques jours plus tard. Il y avait ensuite la peur de l'entendre lui parler de quelque nouvelle liaison. Mais, surtout, il y avait l'instinctive appréhension de la voir prendre à la légère ce qui, en cet instant, lui paraissait sacré. Le silence, cependant, devenait de plus en plus lourd. C'est alors qu'elle se décida à dire, comme se parlant à elle-même :

« — Je crois qu'il serait préférable de s'arrêter ici pour descendre. »

Mais, dans son for intérieur, il sentait qu'elle ne

devait pas s'en aller et qu'elle devait d'abord lui dire quelque chose ou l'entendre dire quelque chose. De son côté, elle sentait qu'elle n'avait pas du tout l'intention d'exécuter sa menace, ni qu'elle voulait donner à ses paroles le sens d'une menace, car elle savait fort bien que, le cas échéant, il ne manquerait pas de se rébiffer et de la défier... Et, à aucun prix, elle ne désirait qu'il la laissât descendre seule de la voiture, même étant sûre qu'il aimerait la voir près de lui.

Pour la première fois, néanmoins, elle se trompait. Car jamais il ne s'était senti aussi faible. Elle près de lui et son corps touchant le sien (ce corps qu'il connaissait si bien et dont il devinait déjà les frémissements), il parassait plongé dans une étrange béatitude. Pareil à un homme rendu de fatigue à l'instant où il va s'étendre sur un lit moelleux, il éprouvait une délicieuse sensation de torpeur. Hélas ! il ne pouvait être question de sa volonté : elle s'était éclip­sée, la traîtresse !... Vraiment, point n'était besoin de le menacer. Faisant un effort suprême, il allait rompre le silence quand elle s'écria, colère :

« — Serais-tu devenu muet ? Tu ne parles pas, toi qui, à l'occasion, possèdes une langue de vipère ? »

Au lieu de répondre directement, il préféra questionner, histoire de donner au trouble qui l'oppressait de temps de se dissiper :

« — Où étais-tu ? »

— Au cinéma. »

Un instant après, il questionna de nouveau, un peu sans se rendre compte de ce qu'il disait :

« — Avec qui étais-tu au cinéma ? »

Sombre, elle répliqua froidement :

« — Je ne puis donc aller au cinéma qu'accompagnée ? »

Ton aveuglement n'aura-t-il donc jamais de fin ? »

Il essaya de réparer :

« — Je ne vois pas pourquoi je changerais. Mais, d'abord, pourquoi prêtes-tu à mes paroles un autre sens que celui qu'elles ont ? Tu pourrais très bien, il me semble, être allée avec une dame, n'est-ce pas ? Je ne vois pas ce qu'il y a d'étrange dans ma question. »

— C'est que tu es bizarre aujourd'hui. D'ailleurs tu es toujours bizarre, ajouta-t-elle après un instant. »

Puis, se décidant brusquement, elle laissa tomber d'un ton sec :

« — Ecoute, ce n'est pas le moment de s'expliquer. Il vaut mieux remettre cela à plus tard. Puis-je espérer de te voir demain chez toi à la maison ?... »

Demain à cinq heures ?... Tu entends ?... »

Elle avait dit cela en faisant signe au cocher de s'arrêter. En descendant de la voiture, elle tendit son visage à son ami. Il vit ses yeux mi-clos et ses lèvres qu'elle avait serrées, sans doute à dessein. Eperdûment, il lui prit la bouche, mais, en même temps que le plaisir, il sentit toute l'amertume du regret l'envahir. Cependant, il se surprit disant :

« — A demain, chez moi à la maison ! »

— A 5 heures. »

Et ils se quittèrent sur ce rendez-vous.

ABBAS M. EL-ARKAD

(Traduction de l'arabe par : A. Khédry)

Conte Neo-grec

LES MOUETTES (*)

par Ilias Vénézi

La petite île qui se trouve au nord de Lesbos, entre Petra et Molivo, est nue et déserte. Elle n'a point de nom, et les pêcheurs qui besognent dans ses mers l'appellent simplement «l'île». Elle n'a pas même un arbre, rien que des buissons. A trois milles de là, les montagnes de Lesbos forment une sereine harmonie de lignes, de mouvement et de couleur. A côté de cette prodigalité, l'îlot dénudé avec sa silhouette sévère paraît encore plus solitaire. Comme si Dieu l'avait oublié lorsqu'il édifiait les continents et faisait les océans aux sept premiers jours du monde.

Mais de cette langue de terre désolée, on peut voir l'été le soleil s'enfoncer dans la mer sans bornes. Alors les couleurs teignent les eaux; changeant sans cesse, à chaque instant, elles semblent se fondre parmi les vagues légères. Lorsque les soirs sont très limpides, on peut distinguer les monts de l'Athos émerger au large et lentement s'estomper à nouveau avec la nuit qui arrive. C'est l'heure où le père Dimitris, l'unique habitant de l'îlot isolé, fera le dernier geste qui l'unit encore aux hommes et à la vie: il allumera le phare. La lumière commencera à briller, puis à s'éteindre, puis à se rallumer, à intervalles réguliers, rigoureusement et inévitablement, comme les forces obscures de la vie, le destin de l'homme, la mort.

* * *

Le vieux gardien du phare tire sa barque sur le sable. Il l'assujettit solidement, de crainte que le temps ne change pendant la nuit et que la mer devint mauvaise. Il regarde la barque une dernière fois avant de prendre le chemin du phare.

Encore un voyage de fait... dit-il lentement.

Il se le dit à lui-même et il se tait. Le voyage à l'île voisine a lieu une fois par mois. Il y va pour ses provisions, la farine, l'huile, les grains dont il a besoin. Au début, à chaque voyage, il restait toute la journée au bourg. Il causait avec de vieux amis, il apprenait des nouvelles du pays, du monde, si les hommes étaient en guerre ou bien s'ils avaient la paix.

Le douanier lui donnait son salaire:

— Au mois prochain, père Dimitris, si Dieu veut.

Le vieux hochait la tête et remerciait:

— Si Dieu veut, si nous sommes en vie, mon fils! disait-il.

Il employait les heures qui lui restaient jusqu'au départ pour «son île», à monter à la chapelle de la Vierge, tout en haut du rocher aux cent marches pour y faire sa prière. Il joignait les mains devant la vieille icône, il inclinait la tête et priait pour ses deux garçons disparus dans le désastre d'Asie-Mineure, pour les autres hommes, et, en dernier, pour lui.

— S'ils vivent, protège-les, suppliait-il pour ses

enfants. Garde-les de la colère et de l'heure mauvaise. Garde-les du couteau...

Il murmurait l'Ave Maria, ce qu'il savait d'autre en fait de prière, et ses jambes vieilles tremblaient.

— Moi aussi, il est temps que je me repose... se disait-il et ses yeux se gonflaient.

A chaque fois il descendait les cent marches d'un cœur plus léger. En route il s'arrêtait et regardait les petits enfants jouer. Tous le connaissaient et poussaient des cris de joie en le voyant:

— Père Dimitris! Père Dimitris!

Il leur achetait des noisettes et les leur distribuait tandis qu'ils criaient joyeusement:

— Ne tarde pas à revenir grand-père, ne tarde pas.

C'était ainsi à chaque voyage. Mais à mesure que les années s'écoulaient, le vieux Dimitris se deshabitua davantage des hommes. Jour après jour la solitude le dominait, l'absorbait, comme si elle avait distillé dans son être sa redoutable puissance. Chaque fois il écourta le plus possible le temps qu'il devait demeurer au village.

Il supprima également la montée à la petite église du rocher.

— Pardonne-moi de ne plus pouvoir, disait-il à Dieu comme s'il avait été en faute. Partout je peux te prier, afin que tu vois ma faiblesse.

Et lorsqu'il retournait à son île, il restait très tard la nuit sous les étoiles à prier.

Il ne demandait plus de nouvelles, ni ce qui se passait dans le monde. Il ne savait rien. Le monde entier se retrecissait, jour après jour, autour de l'île inhabitée, se refermait avec la mer bleu foncé et les couleurs lorsque le soleil déclinait.

Les derniers compagnons avec qui il échangeait de temps en temps quelques propos, étaient des pêcheurs réfugiés dans son île quand il faisait gros temps. Ils demeuraient sur la grève où venait se briser la vague, à causer de leurs soucis et de leur sort. Souvent ils veillaient là. Alors au cours des longues heures, jusqu'à l'aube, quand les autres sujets étaient épuisés, venait aussi le moment de parler des deux fils du vieux gardien.

— Qui sait... lui disaient les pêcheurs. Il se peut qu'ils vivent et débarquent un beau jour, Barba-Dimitris. Comme tes mouettes qui sont revenues.

Il ne parlait pas, ne bougeait point, ses yeux se-reins restaient fixés au fond de la nuit.

— Oui, père Dimitris, comme tes mouettes. Ils peuvent de même revenir, arriver. Ne te désespère pas.

Et les pêcheurs en profitaient pour mettre la conversation sur les mouettes du vieux.

— Vraiment, lui disaient-ils, comment as-tu pu les apprivoiser, père Dimitris. Nulle part on a entendu dire que les mouettes s'apprivoisent.

(*) «Egée»

— C'est ainsi, mes enfants, murmurait-il. Tout s'apprivoise ici bas. Il n'y a que l'homme...

Ils lui demandaient de leur conter à nouveau l'histoire des mouettes quoiqu'ils la connaissent, comme tous ceux qui habitaient la côte d'en face. Le père Dimitris les avait trouvées toutes petites dans les rochers, deux petites mouettes encore sans plumes. C'était l'hiver, il en eut pitié et les emporta dans sa cabane à côté du Phare. Il les garda et les éleva, les nourrissant de petits poissons pris au filet. Un jour l'idée lui vint de leur donner à chacune un nom.

— Eh! donc, toi on t'appellera...

En ses souvenirs, dans son cœur, à cette heure paisible, rôdaient les deux visages enfantins, au temps où ils étaient tout petits, où il les appelait.

— Donc-toi, on t'appellera Vassilis, dit-il à l'un des oiseaux. Et toi Argyris.

Ainsi, depuis lors, il commença à les appeler par les noms de ses fils et les mouettes peu à peu s'y habituèrent.

Quand elles grandirent et que le printemps arriva, le vieux pensa un matin que c'était pêché de tenir des oiseaux captifs. Il décida de les libérer. Il ouvrit la grande cage de roseau et en prit un d'abord. Il le garda dans ses deux mains, le caressa. Il sentait son cœur très léger.

— Va donc, Vassilis, dit-il, et il ouvrit les mains pour laisser partir la mouette.

L'oiseau s'envola, s'enfuit. Puis le vieux fit sortir l'autre mouette, la caressa comme la première et la lâcha de même.

Tout était calme ce jour-là et la nuit qui vint était sereine. Seulement le père Dimitris se sentit encore plus seul.

Mais le soir, retiré de bonne heure, il entendit de légers coups à la petite fenêtre de la cabane. Il s'approcha et regarda, n'y croyant pas. Il bondit de joie comme si c'était ses enfants qui étaient de retour. Il ouvrit la porte aux mouettes. Cela se passait ainsi depuis. Les oiseaux partaient le matin, voyageaient jusqu'aux côtes d'Asie Mineure, en face, poussaient jusqu'à Sigis, et le soir ils s'en revenaient. Ils se joignaient à d'autres mouettes et bien des fois volaient au-dessus de l'îlot désert. S'ils étaient bas, le vieux pouvait les reconnaître par les tâches brunes qu'ils avaient sous les ailes. Et quand il sortait en barque les mouettes l'entouraient, elles descendaient et piaillaient au-dessus de lui.

D'autres pêcheurs dans ces parages avaient appris à les distinguer. Et lorsqu'ils les voyaient ils criaient en riant :

— Eh! Vassilis... Eh! Argyris!...

C'est de cette façon que passaient les jours sur l'îlot désert. L'un, puis l'autre, écoulé ou à venir. Une série immuable de jours et de nuits qui n'avaient rien à attendre que la mort.

Une soirée d'été, il arriva quelque chose d'inhabituel. Les mouettes ne revinrent pas. Elles ne parurent point le jour suivant, ni la nuit d'après.

— Il est possible qu'elles aient été loin, pensa le vieux, afin de tromper son inquiétude.

Le lendemain il s'assit à son ordinaire sur le banc en pierre du phare. Il regardait la mer. A un moment il lui sembla qu'elle se troublait à un mille de distance comme si des dauphins passaient en se jouant. Bieu

des fois il apercevait au large des dauphins dessiner des courbes hors de l'eau, puis retomber.

— Ce doit être des dauphins, dit-il encore ce coup-ci. Mais bientôt il vit que non.

— Ce sont des hommes, fit-il brusquement.

Il descendit sur la plage et attendit. Au bout d'un instant il distingua un garçon et une fille. Ils nageaient côte à côte avec de lents mouvements, pleins d'assurance. Et la petite vague se refermait sur l'étrait sillage que laissaient les deux jeunes gens.

— Que peuvent-ils vouloir, se demanda le vieux.

Il ne se souvenait pas que des hommes fussent jamais venus jusqu'à l'île en nageant.

Et nulle barque n'apparaissait aux environs, d'où ils auraient pu s'être jetés.

Peu après ils prenaient pied.

Les deux corps mouillés s'élançèrent de la mer sur la plage.

Le garçon regarda la jeune fille dans les yeux et étira les bras.

— Ah! dit-il en aspirant l'air profondément. Que c'était bon!

La jeune fille fit le même geste des bras, plus lentement.

— Que c'était bon.

Ensuite ils coururent vers le gardien.

— C'est toi, le père Dimitris, du phare? dit le garçon.

Le vieux se tenait, tête baissée, plein de réserve, vis-à-vis de la jeune fille, dont le corps luisait au soleil de feu.

— C'est moi, fit-il troublé. Est-ce qu'il vous est arrivé quelque chose?

— Ah! Bah! s'empressa de dire le garçon. Nous avons convenu hier de faire cette promenade, mon amie et moi, et nous voilà.

— D'où venez-vous? demanda le vieux incrédule.

— Mais d'en face, de Petra.

Le père Dimitris ne savait que dire: il balbutia seulement qu'il ne se rappelait point que d'autres étrangers eussent jamais fait un tel trajet.

Ils commencèrent à monter vers le phare.

Le gardien marchait le premier, les jeunes gens suivaient. Ils ne devaient pas avoir l'un et l'autre plus de dix-huit ou dix-neuf ans. Et le vieux allait en avant et les années alourdissaient ses épaules qui semblaient lui demander raison, pourquoi il ne leur permettait point le repos.

Ils s'assirent sur le banc du phare. Devant eux l'Egée était calme et le soleil (tremblait) sur lui.

— D'où venez-vous? questionna à nouveau le vieux.

— Nous étudions à Athènes, dit la jeune fille. Moi je fais ma chimie, mon ami veut être ingénieur.

— Ah! vraiment... murmura le vieux sans comprendre.

— As-tu été quelque fois à Athènes Grand'père? demanda la jeune fille.

— Non, pas une fois.

— Le voudrais-tu à présent?

La voix est basse, on l'entend à peine.

— Non, mon enfant. Maintenant il est tard.

— Tu dois être très seul ici, Grand'père?

— Je suis très seul, mon enfant.

Ils se turent. Il y eut un temps. Très haut passa un vol de mouettes. Le vieux se leva et entra dans la cabane pour leur apporter de la confiture. De la petite fenêtre il peut voir les deux jeunes gens étendus. Sur leurs corps et sur leurs visages tremblent encore des gouttes d'eau. Le soleil les a brunis sans pitié. Ils sont là, pareils à deux statues de bronze, rejetées par la mer. Une divinité de la santé et une divinité de la jeunesse. Les cheveux noirs de la jeune fille tombent sur ses épaules et dans ses grands yeux noirs bouge une profonde clarté. Le garçon se soulève et se penche sur ce visage qu'illumine la sombre lumière. Il le regarde, comme fasciné, puis il étend doucement les mains et le caresse.

— Chryssoula... murmure-t-il seulement, le nom de la jeune fille, et ses lèvres tremblent d'émotion.

Les grands yeux noirs se lèvent. Ils demeurent un instant fixés sur le visage du garçon. Puis la jeune fille entrelace ses mains sur la tête du jeune homme et elle l'embrasse longuement.

Tout est ainsi, simple et paisible à cette heure sainte, dans l'îlot désert. De même dans le cœur du vieil homme, qui déborde, ce matin d'été, qui est gonflé. Cette tendresse inattendue, venue troubler sa solitude, les eaux immobiles...

— Grand'père. Veux-tu que nous entrons nous aussi? lui crie du dehors la jeune fille.

— Je viens! je viens! dit le vieux bouleversé.

Il leur apporte de la confiture, des amandes, de l'eau fraîche.

— Je n'ai rien d'autre, murmura-t-il comme pour s'excuser.

— Assieds-toi, assieds-toi Grand'père. La jeune fille le prend par la main et le fait asseoir près d'elle. Il s'assied.

— Venez aussi demain, dit-il timidement. Je pêcherai pour vous cette nuit.

— Nous partons demain, répond la jeune fille avec regret.

Quel dommage, depuis tant de jours que nous sommes ici de ne pas être venus. Tu es toujours ainsi solitaire, Grand'père?

— Toujours, mon enfant.

— Ah! maintenant je comprends ce qu'étaient les mouettes... murmura le jeune homme.

— Oui, mon fils, c'est cela, la solitude.

— Il faut leur pardonner Grand'père, reprend le garçon après un moment. S'ils avaient su, ils ne l'auraient jamais fait.

Le vieux ne comprend pas. Il demeure étonné.

— De qui parles-tu?

— De ceux qui ont tué tes mouettes, père Dimitris. Ce sont des amis à nous.

Le vieux sent ses genoux trembler, son cœur battre.

— Ils les ont tué, as-tu dit? demande-t-il à voix basse.

— Ah! tu ne le savais pas encore?

Le garçon se mord les lèvres, mais il est trop tard. Il lui raconte l'histoire: comment ils étaient en train de chasser, toute la jeunesse, comment ils étaient descendus ensuite sur la plage; les deux mouettes s'étaient détachées des autres et un de leurs

amis avait tiré, pour essayer. Puis des pêcheurs avaient reconnu les ailes brunes.

Le vieux écoute, écoute — ce n'est rien, ce n'était que deux mouettes.

— Ils ne savaient pas Grand'père, dit d'une voix chaude la jeune fille, émue par la peine muette qu'elle voit sur le visage vieilli. Ils ne savaient pas.

Et lui, remue à peine la tête, lentement, acquiescant.

— Oui, mon enfant, ils ne devaient pas savoir...

Un long moment s'est écoulé.

— Il faut que nous partions, dit le garçon.

— Partons, réplique la jeune fille.

Ils vont devant, le vieux les suit.

Arrivés sur la plage:

— Nous te saluons, Grand'père, dit d'abord la jeune fille.

Elle lui prend la main, s'incline pour la baiser. Et le vieux lui caresse les longs cheveux.

— Que Dieu vous bénisse, murmure-t-il ému.

Ils sont partis. Il suit longtemps le petit sillage que creusent leurs corps dans la mer. Jusqu'à ce que tout s'efface de ses yeux. Et la mer est toujours déserte et sans fin.

La nuit vient. Il s'est assis sur le banc et les heures glissent. Tout défile devant ses yeux obscurcis: son enfance, les fils qu'il a élevés et qui ont disparu, les hommes qui l'ont blessé. Tout passe et tout s'évanouit.

Et les deux jeunes gens qui se sont embrassés ici, à cette même place, peu d'heures auparavant. Et un vol de mouettes très haut.

Deux mouettes ont des ailes brunes. Elles aussi s'enfuient se perdent. Rien ne peut plus désormais revenir.

Le père Dimitris a baissé la tête et les larmes tombent goutte à goutte sur la terre sèche.

Au dessus de lui la lumière du phare brille, s'éteint, jaillit à nouveau, aux mêmes intervalles, rigoureusement, inexorablement comme les puissances obscures de la vie: la destinée de l'homme, la mort.

ELIAS VENEZIS

Trad. du néo-grec par Jacqueline Faquis



DEFENSE DE LA LANGUE FRANÇAISE

« Elle est de toutes les langues, la seule qui ait la probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine. La syntaxe française est incorruptible. »

« Ce qui n'est pas clair n'est pas français. »

(Rivarol 1784)

Un conte

LE VERDICT

par John J. Papiasian

«Petro! Attends, au nom du Christ!

C'est tout ce qu'elle fut capable de dire. Mais il fit claquer la porte derrière ses larges épaules. Et elle demeura seule dans la maison obscure. Les murs bas, crayeux, semblaient l'étouffer comme une fumée d'opium. La flamme de la lampe à pétrole palpait telle une âme perdue. Un bourdonnement de coquillage vrillait ses tympanes. Et son estomac, poigné par la douleur, perçait la nuit de sa pensée comme le hullement du hibou. Ses muscles abdominaux se convulsèrent et elle vomit.

Elle s'appuya contre la table. C'était sa condition, elle le savait. S'aidant d'un torchon caché derrière la porte, elle ramassa les vomissures gisant sur la table et le plancher. Il n'y avait pas de temps à perdre. Les enfants devaient tantôt retourner de l'école. Décrochant la lampe, Evanghélia se rendit à la cuisine. Elle était humide comme les autres chambres, ne bénéficiant pas du soleil. Petro s'était irrité lorsque Manoli, l'épicier, était venu réclamer règlement de sa facture de pétrole. Il était difficile de travailler dans l'obscurité. Ces dernières semaines, ses yeux semblaient avoir perdu leur acuité.

Elle rinça la théière ébréchée, plaça la bouilloire sur le feu et recouvrit la table d'une nappe à carreaux bleus et blancs. Deux tasses, du fromage blanc, une cuillerée de confiture d'abricot. Puis elle brossa le mur pour effacer les nuages de suie étendus au dessus du foyer de la cuisinière. Ces tâches l'avaient toujours soucieuse. Elle se croyait incapable de les effacer. Ses efforts la firent transpirer. Elle ferma les volets de fil-de-fer pour empêcher les mouches d'envahir la cuisine. Le vacarme des patins, chargé de souvenirs, s'engouffrait par la fenêtre. C'était au patinage qu'elle avait connu Petro, à ce patinage de l'Ibrahimieh, à quelques lieues d'Alexandrie, où la jeunesse hellène de la banlieue, turbulente petite colonie grecque sur le sol égyptien, se rassemble de génération en génération depuis les Ptolémées.

Soudain la porte s'ouvrit violemment et deux gosses sâles et déguenillés firent irruption. Les enfants de Petro. Un diabolin moucheté d'encre, aux cheveux noirs bouclés, qui avait les yeux de son père, rappelant les vagues fulminantes de Glyphada et les dunes ombrées du Phaléron. L'autre, une fillette au visage pétillant d'intelligence, tâchetée de boutons roses, les genoux noirs. Ses cheveux en queues de rats étaient plus clairs que ceux de son jeune frère et sa bouche avait la précoce maturité de celles qui patinaient à côté et qui avaient appris bien des choses de ces robustes marins grecs aux impudentes culottes étroites et de leurs compagnes qui, en leur offrant leur corps pour se nourrir, propageaient secrètement des maladies.

«Tu es en retard. Tu as encore été au patinage, s'enquerra Evanghélia avec lassitude.

«Nous n'avons que regardé.

«Ton père t'a bien dit...

«J'ai faim, grogna la fillette.

Evanghélia se rendit à la cuisine et les appela.

«Lavez vos mains comme de braves petits enfants.

«Cela m'ennuie, rétorqua Lietta.

«Ne sois pas paresseuse mon enfant doré.

«Je ne veux pas.

«Lietta!

Elle prononça son nom avec tristesse. Mais la petite fille avait bruyamment tiré une chaise et s'installait. Evanghélia était faible. Le petit Iorgo s'était silencieusement rendu à l'évier et, en un geste impulsif, étala ses mains propres. Evanghélia l'embrassa. Dans ses yeux perlaient des larmes de gratitude. Elle se moucha pour camoufler son émotion et se mit à rincer du linge dans une bassine. Cherchant le savon, elle dit gentiment.

«Lietta, pourquoi ne manges-tu pas?

«Je déteste cette confiture.

«Elle est bonne pourtant.

«Je veux de la marmelade.

«Je t'en ferai à la saison des oranges s'il nous reste un peu de sucre.

«J'en veux maintenant.

«Pourquoi mon ange es-tu toujours si blessante?

«Tu ne me donne jamais ce que je veux, dit Lietta inconséquente.

«Tu sais que ce n'est pas vrai. Ton père s'est fâché avec moi quand tu lui a dit ça.

«Tu n'est que ma marâtre, dit la fillette avec la cruauté des enfants. Et la marâtre de Iorgo. Nous te détestons. Papa aussi.

Evanghélia quitta la cuisine de crainte que ses larmes ne débordent en leur présence. Mais une fois seule dans sa chambre obscure, elle se jeta sur le lit comme un animal blessé, et pleura. Elle savait le ridicule de sa faiblesse et de sa sensibilité. Un rien la bouleversait. Ce devait être sa constitution, son état.

A présent, maintenant qu'elle avait besoin de Petro, il l'avait quittée. Il avait rageusement claqué la porte et, sans raison, l'avait plaquée. Lentement comme une eau s'épaississant en boue, l'idée qu'elle avait commis une erreur s'infltra dans son esprit, l'embourbant, pourrissant les roseaux de ses pensées insensées, alors que la migraine, étendant ses racines, arrondissait ses cercles dans le noir. Petro, Petro, sa vie. S'il n'avait pas été veuf, tout aurait été aussi différent que le jour de la nuit. Les vêtements trempés dans la bassine. Les enfants. Lietta. Les enfants de Petro. Sa protection sauvage pour eux, contre elle. Tout contribuait à la combattre, à la déplacer hors de leur existence. Leurs devoirs. Pourtant elle était sûre qu'il l'avait aimée. Un moment. Même maintenant, de temps à autre. Elle se prit à douter. Elle n'en était plus sûre. Les devoirs des enfants. «Tu ne les surveille pas. Ils ne t'intéressent pas. Naturel-

lement ce ne sont pas tes enfants». Toujours ce sel sur sa plaie. Probablement c'était la raison de son mariage: s'occuper de sa maison, de ses enfants. Comme une bonne. C'était même un meilleur marché puisqu'il n'y avait pas de salaire à payer et les domestiques mangent toujours davantage. Les cercles noirs se resserraient autour de sa tête et elle eût peur. Peur de tout ce qui n'était rien.

Les enfants s'étaient précipités dans la petite cour pour jouer. La fraîcheur du crépuscule s'épandait.

«Lietta! Iorgaki! vos devoirs.

Lietta fourrée dans un coin, murmura:

«Papa ne se fâche jamais. C'est toi qui le monte contre nous.

La cour rectangulaire était triste. Une herbe rare et du pissenlit poussaient ça et là, à fleur de terre. Une barrière défoncée clôturait la cour sur le côté de la rue qui mène à la station des tramways de Ramleh. Une boîte à conserves rouillée était cachée derrière un tas d'ordures, destinée à la queue du chat des voisins. Dans un coin, une hampe de drapeau piquée en terre retenait une corde qui aboutissait au mur de la cuisine. Evanghelia y avait épinglé sa lessive et Lietta s'y étant accrochée balançait ses jambes.

«Lietta! la corde!

Evanghelia avait prédit juste. La corde se rompit, affaissant par terre le linge lavé, le souillant de boue. Lietta haussant les épaules se faufila à la maison, affligée mais vindicative, pendant qu'Evanghelia remettait silencieusement les vêtements pour les rincer à nouveau.

Quand ils allèrent se coucher, elle s'assit dans l'attente de Petro. Il reviendra certainement. Souvent hors de lui, il avait fait claquer la porte. Depuis quelques temps surtout, et Manoli, l'épicier, savait que le mouvement du garage qu'il exploitait allait au ralenti. Ceci n'était pas une raison pour qu'il ne retourne pas. Mais un désespoir sans issue la tourmentait. La douleur l'avait étreinte à nouveau. Comme un noeud de vipère dans ses intestins.

La chambre était nue, étouffait un murmure. Sur le mur tapissé de papier fleuri une photo d'elle prise il y a sept mois, en robe de mariée, avec Petro à ses côtés. Près de cette photo, une autre, celle de sa première femme qui souriait avec assurance, arrogance, comme si elle avait pressenti ce qui arriverait. La lampe placée sur la table éclairait ces photos; Evanghelia restait dans l'ombre, inconfortablement assise. Le dossier de la chaise gênait son épine dorsale voûtée. Elle était fatiguée, hésitait à se déplacer. La sonnette tinta. Elle bondit comme un jouet mécanique.

«Bonsoir Evanghelia.

«C'est vous, Marica!

Sa voisine pénétra dans l'embrasure de la porte.

«Il fait si humide aujourd'hui, comme toujours dans ce pays.

«On se plaint, mais personne ne se décide à le quitter.

«Comment va votre mari?

«Grâce à Dieu.

«La vie est dure.



«Heureusement qu'il n'a pas encore été appelé.

«Je l'ai rencontré errant près du patinage. Il y a beaucoup de jolies filles par là.

«Oh.

«Je ne suis venue que pour vous demander un peu de farine.

«Venez prendre la dernière tasse qui me reste. C'est de la mélangée.

«Quand les beaux jours reviendront-ils? Merci Evanghelia.

«Dieu vous garde.

Petro au patinage. Riant avec ces filles faciles qui écartent les jambes à la vue du mâle. Sagesse et folie, vérité et fantaisie jouaient à passe-passe. Il ne reviendra jamais. Il était neuf heures et demie. Quelque chose lui serait arrivé. Un accident. Dans sa sortie précipitée, il se serait peut-être fait écraser. Tant de dangers vous guettent aux coins des rues. Charettes, tramways, camions militaires. Elle se les imaginaient sur elle. Meurtrie physiquement encore.

Elle chercha à occuper sa pensée et ses mains avec un jeu de cartes crasseux. Mais sa pensée refusait cette paix. Elle déviait et voltigeait par dessus les cartes, décrivait des courbes, se balançait, planait et des pics altiers s'effondraient dans d'insondables abysses. Dans ces trois pièces, il y avait des incubes irritants, infiltrant leur lent poison dans le sang de Petro qu'elle portait dans sa matrice.

Cela avait commencé par des bagatelles. Un trou dans une chaussette de Petro. Sa nature méticuleuse s'était froissée. Son caractère était taillé de traits larges comme les cultures d'un champ. Il prenait lentement ses décisions. Mais une fois prises, son sang bouillonnant les charriait avec un indomptable orgueil. Et ce trou insignifiant dans une de ses chaussettes avait pris d'énormes proportions. Evanghelia devait donc tout négliger quand il tournait le dos. Négliger ses enfants. Ses enfants. Toujours ses enfants.

Evangelhia n'avait pas répondu. Cette première accusation avait percé une conduite d'eau, un rien insidieux, envahissant, ruineux. Elle était seule à se défendre. Plus tard Lietta vint à casser trois assiettes et rejeta la faute sur elle. Sans protester. Incidents légers qui alourdisaient l'atmosphère comme flotte l'odeur des carburants dans les cours d'usines. Et Evangelhia demeurait silencieuse, muette comme une icône.

Auparavant elle tenait le guichet d'un cinéma de seconde vision à la Gare de Ramleh. Elle avait souri aux marins qu'un courant d'air détournait du Fleet Club. Sourit en numérotant les places des gracieux aviateurs de la R.A.F. Sourit en donnant le change aux gars de l'armée. Quelques uns l'avaient attendue à la sortie. Mais elle se rendait seule chez elle. Un soir l'un d'entre-eux avait pris sa main dans les siennes et, le cou rougissant, la demanda en mariage. A cet instant elle s'imagina une chaumière étouffée sous de la lavande et des roses-trémières, telle qu'elle l'avait vue en chromo dans une revue, la bière écumant dans un bock d'étain, des parcs de rhododendron longeant un ruisseau et le foyer et le confort et l'amour. Mais sa mère en pleurant l'avait avisée de la folie d'épouser un homme qui ne fut pas de sa race. Et vaincue et déprimée, un dimanche après-midi s'étant rendue au patinage, elle rencontra Petro et l'aima.

Elle revint s'asseoir, les yeux fixés sur l'horloge. Les minutes égrenaient leur tic-tac, opprimant son souffle, allant se répercuter en coups durs dans sa tête. La lumière de la lampe se réfléchissait sur les vitres des fenêtres rembourrées pour le blackout et sur celle du cadre de la femme de Petro, feuille jaune phosphorescente. Sa seule femme. La femme de ses enfants. Evangelhia n'était qu'un accessoire dans cette maison suffocante. Une casserole. Le balai de la cuisine. Ses joues s'empourprèrent. Son souffle précipité s'exhalait chaud de ses lèvres. La haine tirailla ses flancs où, relié au cordon ombilical, son enfant se formait. La haine muette des faibles. Contre elle. Contre tous, sans distinction. Et une jalousie impuissante pour celle qui fut son épouse avant elle. Comment les enfants de Petro accueilleraient-ils ce demi-frère? Une nouvelle bouche à nourrir, aux os faibles et essouffés par des inimitiés. Elle ne le fera pas. Elle ne jettera pas son enfant dans cette ambiance. Cela, au moins, était son droit.

Elle tatonna dans la lumière. Ses yeux s'aiguilonnaient comme des cactus. Ils l'avaient eue. Mais personne n'aurait son enfant. Personne. Elle se rendit à la cuisine.

Elle vit la poubelle en fer-blanc oubliée à l'intérieur. Ouvrit la porte et la poussa de sa main, s'aidant de son pied pour la faire glisser, sans bruit, pour ne pas réveiller les enfants. C'était lourd pour elle. L'effort, les odeurs rances de poisson, de légumes et d'œufs lui donnèrent la nausée. Sa bile dansa dans son estomac. Sa bouche s'humecta comme par l'effet astringent de l'alun. Puis, soudainement, une fois de plus, en un spasme convulsif, de ses lèvres livides, elle rejeta comme un vinaigre putride. Elle essuya son visage avec la manche de sa robe. Dans ses entrailles l'embryon signalait sa présence. Elle pressa ses mains contre lui pour le calmer.

Le robinet de l'évier coulait goutte à goutte. Petro avait souvent promis de le faire réparer. La blessure d'un cœur réduit à la pointe d'une épingle. Sa sourde douleur. La souricière dans un coin. Vaines inutilités. Le bruit des gouttes. S'égouttent. Le barbouillage de suie au-dessus du fourneau. «Suicide dans un moment de folie», serait le verdict. Qu'ils disent ce qu'ils veulent. Elle sera partie avec le fils qu'elle portait. Lassitude infinie des mots. Elle plia en deux la couvre-théière et mit sa tête dans la bouche noire du fourneau. L'odeur du gaz s'épandait. Avec la paix. Une vallée fleurie de paix. De gaz. Petro dans un halo. Le soleil se reflétait dans ses cheveux noirs et dans ses yeux. Il se chargeait de trèfles et de bergamote à mesure qu'il avançait vers elle, vers elle plus près encore ..

En effet, Petro, l'oeil clair comme un rayon de soleil s'infiltrant d'un nuage, hâtait son pas en rentrant chez lui, impatient et humble tel un enfant égaré. Dans son âme passionnée, il implorait le pardon en prenant Dieu à témoin de ses résolutions.

Et, pour prouver sa ferveur, il se promettait ingénument, une fois rentré chez lui, de décrocher la photographie de sa première femme où la lumière tombait toujours, pour qu'elle n'éclaira plus que celle d'Evangelhia en robe de mariée.

JOHN J. PAPASIAN

(Traduit de l'Anglais par Charles Zahar.

Illustration de John J. Papasian)

GOUTTES D'EAU

Ne dites rien ! Ne dites rien !

De vous à moi

Cette transparence

mé fait peur.

La libellule de mon caprice

a eu raison

de l'albâtre de sa volonté !

Ne me regarde pas jusqu'à l'âme

Toute ma vie pourrait s'arrêter.

Tout me défend

de courir à toi

de pleurer doucement sur ton épaule

Et mes yeux ont perdu leur arc-en-ciel.

COLETTE NEVYNE

Propos sur l'Architecture**PRÉFACE POUR UN LIVRE SUR
LES "ARCHIES GRECS"**

Alors, que d'habitude, ce sont les esprits mûrs, ceux arrivés au milieu de leur course, qui jugent bon de jeter un regard en arrière, de peser et de voir ce que leur oeuvre doit au Culte des Anciens, il est assez curieux que ce soit un «jeune», un jeune féru de ce qu'on appelle «l'Architecture Moderne», et ce qui en somme n'est que de la Construction, qui ait jugé bon de retourner aux sources de l'Art de Construire!

Ce serait-il aperçu que ce que nous appelons «Architecture», ne nous donne plus de joie? ne nous rend plus heureux? ne nous émeut plus et ne fait plus penser?

À notre époque, un hôpital, une usine, un immeuble locatif, toutes ces constructions sont basées sur un même principe; il est parfois difficile d'en reconnaître la destination.

Autrefois chaque édifice portait la marque de cette destination: la villa avait un caractère précieux, délicat, confortable, l'édifice public était sévère, le temple mystérieux, le monument majestueux!

On a oublié de nos jours qu'une construction, si elle a été faite pour être habitée, a aussi été faite pour être vue; qu'elle est un élément de Beauté et de Vie, dans le paysage comme dans la Cité.

Il est vrai que Cicéron a dit, en parlant du temple primitif: «Ce n'est point au plaisir, mais à la nécessité que nous devons le fronton du Capitole et ceux de nos temples. Le besoin de l'écoulement des eaux en a suggéré la forme; cependant la beauté en est si grande et elle est devenue si nécessaire aux édifices que si l'on bâtissait un Capitole dans l'Olympe, où il ne saurait y avoir de pluies, il faudrait encore lui donner un fronton».

Les Grecs, puisqu'il faut toujours en revenir à eux pour tout ce qui est noble, grand et beau, ont soumis l'Architecture à des règles fixes, ou plutôt que nous croyons fixes; c'est ce que nous appelons les «Ordres». Nous avons traduit par «Ordre», le grec «PYΘMOΣ».

Combien ce mot «Ordre» est inférieur comme expression au mot grec; «Ordre» rappelle la symétrie, quelque chose de fixe, de figé, alors que «PYΘMOΣ», c'est le rythme, l'harmonie, la cadence, la proportion, la Vie enfin; et combien cela est conforme à la légende qui veut que le premier architecte ait été Amphion, le fils de Jupiter et d'Antiope, ce poète et musicien, qui bâtit les murs de Thèbes; et les pierres venaient se placer harmonieusement aux sons de sa lyre.

C'est peut-être parce que le «rythme» en a été brisé que notre Architecture dite «Moderne» a perdu cet élément d'harmonie qui satisfait l'œil et l'esprit en face d'un monument grec, même en ruines.

Toute l'Architecture de l'Europe est dérivée des Grecs et elle nous est parvenue par l'intermédiaire des Romains qui lui ont retiré son âme qu'ils n'avaient pas comprise.

Les proportions des Grecs sont devenues des «Canons», des règles fixes, immuables; il en est, ré-

sulté cet art «Classique», froid et compassé qui n'a plus rien de la Rythmique monumentale, beauté de l'Architecture que Goethe appelait une «Musique rigide».

Les artistes helléniques savaient voir la Nature et s'en inspiraient; cela est si vrai que Vitruve, qui avait lu beaucoup d'ouvrages d'architecture aujourd'hui disparus, notamment Silène qui fit un livre des proportions de l'ordre dorique, Théodorus, Chersiphron, Métagène, Phileos et bien d'autres... prétend que c'est le corps humain qui inspira la colonne grecque. Or nous savons que dans le temple grec, la muraille ne compte pas, tout l'intérêt est dans les colonnes détachées et dans la frise qu'elles soutiennent; il en est de même dans le gothique; alors que dans le temple Egyptien et dans le «Roman», le parvis est véritablement le membre honorable.

Le style dorique, d'après la gracieuse légende sur l'origine des Ordres, tire son nom de Dorus, fils d'Hellène, roi de l'Achaïe et du Péloponèse, et de la nymphe Optix. Dorus fit bâtir un temple à Hera dans l'Argos. Le corps de l'homme lui aurait inspiré la simplicité et la sévérité de la colonne dorique, alors que c'est au corps de la femme que la colonne ionique doit son élégante et harmonieuse beauté.

Le corps de la jeune fille inspira la grâce et la sveltesse de la colonne corinthienne et, toujours d'après la légende, Kallimaque la surmonta d'un chapiteau inspiré de la corbeille déposée sur une tombe et qu'avait enlacée une plante d'acanthé.

Si c'est ainsi que les «Ordres grecs» sont nés, on peut donc être sûr que les artistes grecs savaient voir la nature et l'imiter; et cette imitation a toujours maintenu l'Art grec dans une même voie: celle de l'Harmonie et de la Beauté.

L'homme de génie se servira du style de son époque et son génie se manifestera dans l'emploi de ce style. Tout ce qu'il fera sera aussi frais, aussi nouveau que s'il venait de créer une chose jamais vue; et il ne faut pas croire que, si les artistes grecs firent tous de l'Art grec, ils abandonnèrent pour cela leurs prérogatives de créateurs et d'artistes.

C'est donc en retournant aux sources de la Beauté Antique que nos jeunes architectes, désireux de faire du «Nouveau», retrouveront les vraies règles de l'Originalité, car le «Nouveau» se crée par «l'Evolution» et non par la Révolution».

Xénophon dans: Mémoires sur Socrate fait dire à ce dernier: «L'architecture et la théorie des autres sciences analogues sont toutes connaissances accessibles à l'intelligence humaine; mais ce qu'il y a de plus grand en elles, les dieux se le réservent, sans en rien laisser voir à l'homme».

C'est véritablement le rôle d'égérie de découvrir et de montrer aux autres mortels ce qu'il y a de grand dans toutes les connaissances humaines et ce sont les architectes de génie qui seuls ont compris le pourquoi de développement de l'Art antique et ont pu en renouer les traditions.

Espérons que cet ouvrage sur les «Ordres» rendra service aux «Jeunes» en leur montrant que l'on n'arrive au Beau que par le Rythme et l'Harmonie qui sont les uniques éléments qui permettront à notre style moderne de devenir un véritable «Style».

J. G. DESMEULES

DANS LES VASTES ESPACES DE L'AMÉRIQUE FACE A FACE AVEC LA RUSSIE BLANCHE

par Georges Grebentschikoff

En Février 1943 on pouvait lire dans la presse locale d'Amérique que quelques centaines de marins russes sous le commandement de trente officiers avaient débarqué dans un port voisin.

L'idée seule que, sur leurs visages, il y avait le hâle du soleil russe ou plutôt les morsures de l'hiver russe et qu'ils répandaient sans aucun doute, *«l'odeur de la fumée de ma patrie»*, cette idée me donna un désir irrésistible. *«des voir ne fut-ce que de loin!...»*

Mais ce n'était pas chose si facile: nous sommes de mondes différents... Ils sont maîtres du pays natal, nous ne sommes que des émigrés, enfants prodiges. Il ne s'agit point de nous. Ne pas leur nuire, voilà la question. C'est une jeunesse non responsable des choses qui ne nous plaisaient pas. Mais les voir, les écouter, les comprendre — voilà ce qui me tient au cœur.

On se préparait alors à la fête annuelle de notre collège, à laquelle entre autres, comme hôte d'honneur, était invité I. Sikorsky. Il fut convenu d'inviter le commandant en chef des marins russes. L'invitation officielle fut envoyée de la part du collège. Pas de réponse...

Ce ne fut qu'après la fête qu'une lettre de son adjoint arriva avec des excuses... Nous l'acceptâmes sans protestation. Mais cet échec ne nous arrêta pas. C'est moi alors qui lui écrivis en russe: *«si la montagne ne va pas à l'homme, permettez donc à une petite Sibérienne de venir à elle. Je veux absolument voir mes compatriotes»*. Silence... Et cela encore nous l'acceptâmes sans rancune. Mais soudain, quinze jours après, une lettre arrive — bonne, aimable!

«D'accord. Choisissez l'endroit et le temps de l'entrevue».

Cette entrevue, pour moi d'émotion extrême, fut fixée au dimanche 18 Avril. Jour historique, je le note ponctuellement. L'état de mon âme était si simplifié, que je ne puis le décrire.

Quoiqu'il en soit, pendant la courte période de cette lutte surhumaine pour le sol natal et pour la liberté la Russie a versé tant de sang, qu'elle a conquis la reconnaissance et l'admiration générales.

Non seulement à la pensée que ces marins font partie des forces actives de cette lutte pour la patrie, mais aussi parce que maintenant chacun en Russie est un héros, j'étais très ému, en les attendant dans le vestibule de la Poste. Lorsque deux marins firent leur apparition devant la porte, à leur seule démarche je compris que c'étaient eux.

La Poste étant fermée, nous n'avions pas où nous abriter, ma femme alla chercher un restaurant. Les marins, me reconnaissant à leur tour, se dirigèrent vers moi avec un sourire bon, simple et affable. Nous parlâmes russe sans hésitation. Ce fut une bien vive joie — de serrer la main à de véritables Russes, venus directement de là.

— « Nous prendrons le café aussitôt que ma femme reviendra?! ».

— « Ah, votre femme, — dit le chef qui était grand, blond, bien rasé, portant avec élégance l'uniforme de la Marine, la casquette blanche à la main, — dans ce cas je vais amener aussi nos femmes. Elles nous attendent dans la voiture ».

Son adjoint, plus petit, trapu, modeste, resta avec moi. Ma femme entra en même temps que deux jeunes dames très élégantes, venues avec le chef. Nous nous mîmes à parler à qui mieux mieux.

— « Pas de restaurant; pouvons-nous aller quelque part hors de la ville? » demanda le chef.

— « Tout est fermé aujourd'hui. Allons donc chez nous à Lakeland ».

C'est une heure de trajet. Nous y serrons bien».

Le commandant hésita un peu: il vait des rendez-vous et des affaires. A l'instant même ils venaient d'arriver du stade.

— « Notre équipage a joué à football avec les Américains ».

— « Déjà! C'est magnifique! Vainqueurs? »

— « Pas encore, mais ils le seront! »

Dès le commencement nous nous trouvâmes dans un climat intime et cordial. Les dames parlaient entre elles, nous, les hommes, entre nous. Après avoir calculé le temps et les kilomètres nous nous mîmes en route.

La voiture était toute neuve, conduite par le chef. Il raconta que la veille il n'avait pas observé la vitesse prescrite. Retenu par un policier, il n'avait pas pu s'expliquer. Il ne savait que dire: — « I am Russian ». Le policier sourit et expliqua par geste. — « En ville on peut faire 25 km. pas 35 ». Et il me laissa partir ».

Les dames s'assirent derrière nous, nous trois devant.

La conversation roula aisément sur les sujets les plus importants: sur la vie nouvelle et grande dans notre pays, sur la lutte titanique, incroyable. Que de choses avons nous entendues au cours de ce trajet d'une heure!

Il pleuvait, la voiture roulait lentement; une heure passa comme une minute. Nous arrivâmes chez nous — au club de l'Université, qui était tout à notre disposition. Un peu confus de recevoir des hôtes rares dans une salle si luxueuse, recouverte d'un tapis de trois mille dollars, nous nous excusâmes:

— « Tout ce luxe ne nous appartient pas, nous sommes pauvres et nous n'en sommes que des locataires ».

On rit, et l'entretien continue intense, sans bavardage inutile. Le chef sait économiser le temps, mais il parle calme, sans équivoque et en même temps sans cérémonie.

— « Non, la Russie n'est plus un pays agricole ».

— « Comment cela? »

— « La Russie est industrielle maintenant. Il est très rare de rencontrer encore un village russe; c'est une ville maintenant ou bien une grande localité kolchosienne (ferme collective). Un club y est indispensable, une bibliothèque et un hôpital aussi. Des petites villes d'autrefois sont sorties de grandes villes de 400.000 habitants. On y voit toute une forêt de cheminées; le travail presse avec une telle vitesse que non seulement chaque «piatiliotka» (plan de cinq ans), fait une époque, mais même chaque année. Nous ne nous reconnaissons plus nous mêmes, tant nous grandissons avec le temps ».

Je l'écoutais, d'accord malgré moi: nous autres, toujours étonnés, nous n'avons pu avancer d'un pas avec la marche même de notre propre travail. Depuis notre arrivée ici, dans les rues principales des capitales américaines plusieurs maisons furent démolies deux fois pour être remplacées par des maisons plus modernes. Lors de notre arrivée on démolissait les maisons à cinq étages les remplaçant d'abord par celles de treize et ensuite par celles de trente cinq étages. Pendant toute cette période nous persistions à nous figurer la Russie chancelante et démoralisée par les premières années de la révolution, telle que nous l'avions laissée. Nous nous représentions toujours le peuple russe comme asservi, saboteur et affamé.

— « Sans doute il y avait des affamés maintenant on n'est pas tout à fait rassasié. Mais avant cette guerre on s'était mis à bâtir de belles maisons et à penser à des objets d'art dans la vie privée. Bien que,

momentanément, il nous faille redescendre de quelques degrés, nous n'avons nulle peur de la crise d'après-guerre. Il n'y aura chez nous ni crise, ni chômage. Tandis que vous en aurez bel et bien».

— « Expliquez-moi pourquoi? »

— « Vous n'avez pas d'unité de plans, et vous ne pouvez en avoir, car jamais le capital privé ne se risquera à rien entreprendre dans l'incertitude. Nous l'avons et nous l'aurons, cette unité. Ce que vous appelez notre dictature n'est pour nous qu'un ordre du chef. Il suffit d'indiquer d'un signe — qu'elle usine, pourquoi et quand il faut mettre en mouvement, pour la production, l'objet qui à tel moment donné nous devient nécessaire. Car nous sommes propriétaires, commanditaires et consommateurs en même temps... Vous, on doit vous exhorter à acheter l'emprunt de guerre, tandis que chez nous le gouvernement est obligé d'arrêter la vente des emprunts cinq jours après la publication de leur émission. L'emprunt est couvert en cinq jours! »

— « Avez-vous donc des gens riches? Qui sont-ils? Les kolkhoses, les coopératives, ou...? »

— « Mais non, il y a des particuliers riches parmi nous. »

— « Qui donc? »

— « N'importe qui; des ouvriers par exemple. Il arrive souvent qu'ils fassent des cadeaux de 100.000 roubles pour les besoins de guerre. Ils gagnent cet argent, en faisant des heures supplémentaires de travail, et par la qualité et la concurrence de la production. « On compte les poules en automne », vous le savez; et nos poules pondent bien! »

Je restais ébahi pendant que mon marin parlait d'une façon si claire, comme l'aurait fait un expert.

La table dressée, on nous invite à passer à table. Nous nous y installons avec confort et sans façon, en amis. La conversation ne tombe que pour faire l'éloge de l'hôtesse, pour apaiser notre faim et pour choquer les verres à cette occasion exceptionnelle. Notre whiskey est bon, mais on s'abstient d'un autre verre.

— « Non merci, je ne veux plus attirer sur moi l'oeil de la police. »

« Je suis au volant. »

Telle fut l'exemple de discipline du chef!

— « A propos il n'y a plus de Russie ivre, débauchée! »

— « Splendidel », fis-je, me rappelant involontairement ce trait sauvage de ma Russie.

— « Il a été question de fermer les bars pendant la mobilisation; on a décidé de ne pas les fermer. Cependant aucun excès, aucun ivrogne dans les rues. Au départ de leur fils les parents essuient une larme à la dérobée, c'est tout. Mais c'est naturel — chacun sait bien qu'on ne va pas à la promenade, mais à la bataille. Je vous dirai davantage. Je viens de Leningrad. Nous y fûmes assiégés plus d'une année. Nous y étions comme pris au piège. La ligne du front n'était qu'à quatre km. Beaucoup de gens moururent entre mes bras de blessures, d'épuisement, de maladies. Mais jamais je n'entendis quelqu'un proférer de blasphèmes... Des munitions, de l'eau, du bois, des malades, des blessés ou des morts — tout était transporté en petits traîneaux... Personne, même une minute, ne pensa à la reddition de la capitale! »

Le temps passait très vite. J'étais avide de l'écouter sans fin. Le chef parlait à peu près seul. Les autres donnaient des répliques rares, sans hâte, doucement. Il était évident qu'on l'aimait et le respectait, que leurs relations étaient des plus cordiales. Leur aspect extérieur, leurs paroles, leurs manières, — les mêmes chez tous, — tout était si simple et si naturel!

— « La famille chez nous est très respectée, » dit entre autres la femme du chef, « de gouvernement donne un prix de trois mille roubles pour le 6ème enfant et le paye jusqu'à sa majorité... »

J'évitais de les interroger de peur de gêner le naturel de la conversation. Pourtant une fois je fus si indiscret que, comme par hasard, je touchais un point

sensible: « je marchais sur un de ses cors », disons nous en russe.

— « Ne croyez-vous pas que la révolution a englouti trop de victimes inutiles? Ne pensez-vous pas qu'assez d'éléments criminels y participèrent? »

— « Non, — répondit calmement mon interlocuteur, — d'abord une lutte pareille ne pouvait se faire sans victimes, ensuite le moindre compromis aurait entraîné l'échec de la révolution, et alors toutes les victimes auraient été inutiles. »

— « Vous croyez qu'il n'y eut pas d'erreurs, au début même de la révolution? »

— « Il n'y eut pas d'erreurs, — fit-il sur le même ton calme et sûr, n'ayant pas « de cors » parce qu'il était trop jeune pour avoir pris part au commencement de la révolution. Pour nous, nous devons admettre maintenant ce que personne de nous n'aurait pu la conjurer d'avance, ni rien y changer plus tard.

Les Soviets sont les maîtres, et c'est leur droit de marcher sur nos « cors. » Ils ne connaissent même pas nos tragédies et nos misères d'autrefois. N'en troublons point le présent!

Nous parlâmes de la guerre. Je n'avais pas voulu toucher à cette question, mais notre invité en parla le premier indiqua un chiffre, mentionnant que la Russie ne fut pas prise à l'improviste.

— « Dès le commencement, dit-il, nous avions déjà 500.000 conducteurs de tanks, prêts à aller sur le champ au front. »

— « 500.000? », m'étonnai-je, essayant d'imaginer mentalement ce chiffre si important.

— « Oui, un demi million. Même un peu plus. Je vous ai déjà dit que la Russie n'est plus agricole et on n'y voit plus de vieilles charrues que dans les musées. Les kolkhoses ne possédaient pas moins, au moment de la guerre, d'un demi million de tracteurs, répartis dans toute l'Union. Et les conducteurs de tracteurs sont tous des mécaniciens, capables de conduite des tanks. Pendant la guerre ce nombre, cela va sans dire, est doublé. »

Que demander encore! Je me figurai toute l'immensité inexprimable de ce nouveau champ labourable panrusse, ses forêts, ses montagnes, ses eaux, les trésors de son sous-sol y compris...

Néanmoins il y avait une question très délicate, mais la plus importante pour nous, émigrés. C'est l'église et la religion.

Elle glissa, cette question, de mes lèvres à mon insu.

— « Je lis aujourd'hui dans un journal que toutes les 26 églises de Moscou étaient remplies de croyants. Si j'avais l'occasion de rentrer dans mon pays, je fréquenterais l'église sans nul doute. »

— « Il n'est interdit à personne d'être croyant, chacun selon sa conscience. Pour le mariage, — ajouta le chef, le fiancé ne demande pas à sa prétendue quelle est sa croyance, ni même sa nationalité. »

— « Oui, — expliqua sa femme, et il en est exactement de même pour toutes nos républiques. »

— « C'est pourquoi la culture de chacune de ces républiques se développe très vite. Non seulement on ne l'arrête pas dans son essor, mais on encourage cet essor de toutes façons », remarqua le chef, comme s'il répondait à ma question non prononcée.

— « Que pensez-vous en toute franchise, — demandai-je avec un effort de volonté, — tels que nous sommes, pourrions-nous vous être utiles de quelque manière en Russie? »

La réponse fut faite avec aisance par le chef:

— « Nous acceptons tout ce que nous pouvons utiliser d'une façon ou d'une autre. Pour les professeurs et les savants, ils sont en grande estime chez nous. »

En l'entendant s'exprimer ainsi, je perdis la parole pour une minute.

Un âpre désir me brûla soudain: de retourner tout de suite à la maison sans attendre même que fleurissent là-bas les roses de la paix, sans délai... Je fus même terrifié de mon élan. L'idée pouvait en être

fausse, mais c'était comme un coup de foudre qui avait pénétré soudain tout mon être, mon cœur, mon esprit: aller dans mon pays maintenant et mourir à leur côté sur le front — cela me séduisait irrésistiblement.

L'une des dames rompit le silence.

— « Il faut que nous allions. Chacune de nous a une fille. »

— « Tiens, grandes? »

— « Les deux Sviétlanas ont six ans. »

— « Le nom de Sviétlana — (Eclairée) —, est en vogue chez nous. »

Bientôt après ils firent leurs adieux. Nous les laissâmes partir avec une angoisse non feinte...

Mais les noms des deux fillettes de six ans sont

restés pour nous comme de grandes fleurs blanches inaltérables, symboles de cette Clarté Russe qui vient, qui grandie, si inconnue de nous, émigrés...

Pendant les jours qui suivirent, je restai grisé de cette rencontre.

Maintenant encore je ne puis maîtriser mon émotion. Je tombai malade de nostalgie...

Et toute la magnificence de l'Amérique ne pourra me calmer jusqu'au moment où je trouverai mon repos éternel à l'ombre d'un merisier russe...

1 Mai 1943.

GEORGE GREBENTSCHIKOFF

(Traduit du russe par Mme Elisabeth Loukianoff.)

ÉVOLUTION

Le rite du sacrifice et du sang versé en offrande à l'Adoré continue à s'exercer encore aujourd'hui. Car le paganisme nous a légué des coutumes qu'il ne nous fut guère facile d'abolir. Egorger un mouton pendant la fête du Grand Bairam est, par exemple, comme l'ombre pâle d'un culte qui nous a été transmis par ces temps réculés où l'homme était immolé aux pieds des statues.

Certes le temps a changé la forme du sacrifice mais il n'en a pas modifié le principe. Dans son évolution, l'Humanité n'efface rien de ce qui a profondément pris racine dans la nature de l'homme, mais elle en altère la couleur, métamorphose ses traits, le revêt d'un habit nouveau et lui donne un nom pouvant s'accorder aux exigences de l'époque.

L'homme reste donc le même. Il change cependant en apparence, comme les oiseaux changent leurs plumes et les serpents leur peau. Les religions surent toujours profiter de cette mue. Dans leur succession, elles ne cherchèrent pas à supprimer aveuglément les croyances mais les utilisèrent avec délicatesse. C'est ainsi que l'holocauste, au lieu d'être un homme, devint un animal, et le but du sacrifice, au lieu d'être l'idole seule, fut Dieu, à travers le bonheur que ressent le pauvre le jour de la Fête.

Mais il est une chose à laquelle il faut penser sérieusement si nous voulons effectuer un changement radical dans la vie de l'homme. Nous devons soigneusement éviter de déraciner quoi que ce soit de ce qui a été planté dans son mode d'existence. Car ce qui a poussé dans le cœur de l'Humanité ne s'arrache pas. Mais nous pouvons modifier en mieux ce qui a grandi et le plier au gré du vent qui conduit notre destinée. Nous pouvons aussi changer la couleur des fleurs et des fruits et faire naître de la graine les arbres les plus forts.

Ainsi nous ajouterons à la Vie de ce qui est en nous inspirant de ce qui fut. Ah, tant il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

En vérité, la Nature elle-même ne crée rien de neuf et ne tue rien d'ancien ou efface quelque chose

de ce qui est, mais elle modifie infiniment ce qui existe.

Souvenons-nous donc toujours que rien ne se perd de la Nature et que la « matière » n'est pas seule à ne point s'annihiler, comme disent les chimistes. La Nature ignore le mot « néant », mais elle connaît le mot « métamorphoses ».

Et tel est le style du Créateur Eternel.

TEWFIK EL HAKIM

(Traduction de l'arabe par A. Khédry)

POÈME

*Les soupirs de l'enfance
Et la ronde au soleil...
Les naïves cadences
Aux délicieux réveils,
Et le chant dans la plaine...*

*Où sont les temps heureux
Des douces cantilènes?...*

*Le calme et le sourire
Et les rians adieux,
Bonne joie qui s'étire
Aux matins silencieux,
Et les journées sans peine...*

*Où sont les temps heureux
Des douces cantilènes?...*

*J'ai connu bien des choses
Et perdu bien du temps
Tristesse et lèvres closes
A mon premier printemps...
Et les pensées vilaines...*

*Quand reviendront les temps heureux
Des douces cantilènes?...*

ROGER BARBE

LA SIGNIFICATION SPIRITUELLE DE "LA JEUNE FILLE VIOLAINE"

Le 21 Avril la troupe dramatique grecque MANOLIDOU-ARONI-HORN, débute au Théâtre de l'Esbékieh avec la «Jeune fille Violaine» de Paul Claudel. Nous sommes heureux de publier ci-après la magnifique introduction que notre excellent collaborateur athénien M. R. Millier, Directeur de l'Institut Français d'Athènes, a écrite à l'occasion de la première représentation de cette pièce à Athènes. Cette étude magistrale est une analyse complète de l'oeuvre si profonde et si humaine du célèbre poète français et nous sommes persuadés que nos lecteurs nous sauront gré de la leur avoir fait connaître: ils pourront ainsi mieux apprécier ce chef-d'oeuvre de la littérature française.

n.d.l.r.

Le 16-Mai dernier, prenant congé de nos auditeurs amis de l'Institut Français qui avaient bien voulu honorer de leur fidèle attention une série de cours publics sur le théâtre de Claudel, je citai devant eux cet axiome du «Soulier de salin» «*tout ce qui est beau réunit*» et j'exprimai l'espoir que ce souvenir de beauté nous «*réunirait*» de nouveau en Novembre et souhaitions-nous, dans des circonstances plus heureuses. Je ne pensais pas être si bon prophète ni que les six mois de cette pause universitaire nous ménageraient ces circonstances plus heureuses, en nous offrant le double et inappréciable cadeau, en nous comblant de la double joie encore incroyable de la libération de Paris et de presque toute la France, de la libération d'Athènes de toute la Grèce. Reprenant la parole en public pour la première fois depuis notre délivrance commune, je veux avant toute chose m'acquitter au nom des Français d'Athènes d'une dette d'admiration et de gratitude à l'égard de l'hellénisme tout entier qui quatre années durant nous a exaltés et édifiés par l'intacte santé morale, l'indomptable vitalité de son élite intellectuelle, d'un fait d'autre part par le courage tout antique et l'héroïsme maintien de sa résistance populaire. Luttant et espérant ensemble au plus noir du cachot, nous avons réalisé l'existence d'une autre amitié, d'une autre fraternité que celles qui nous unissaient en temps de paix: l'amitié, la fraternité des catacombes.

C'est la même image qu'employait un poète ami athénien m'écrivant le 27 Août dernier, c'est dire le jour même où le général de Gaulle faisait son entrée dans un Paris encore tout crépitant de la bataille, les lignes suivantes: «*Il a fallu tout à coup que Français et Grecs, d'hommes libres tombions dans l'esclavage de la plus noire barbarie, il a fallu qu'Athènes et Paris, villes de lumière, soient plongées dans la nuit et dans le sang pour que nous sachions qu'il existe une meilleure communion que l'esthétique: celle qui se lie dans le malheur et dans la persécution*».

Répondant aujourd'hui publiquement à ce fervent compagnon de luttes spirituelles, je forme le voeu que cette communion toute apostolique, communion dans la Passion partagée, aujourd'hui communion dans la joie pascale retrouvée, conserve toute son efficacité et s'épanouisse en fécondes collaborations, en durables réalisations pratiques, à l'heure des reconstructions qui viennent de commencer pour nos deux pays.

Pour un patriote français c'est au premier abord une sorte de pénitence que de constater l'absence corporelle de son pays dans la joie d'un pays qu'il considère. Son Excellence M. le Ministre de France l'a bien marqué il y a quelques jours comme son allié. Mais il sait que la distinction théologique du corps et de l'âme vaut pour les patries aussi, il sait et il voit à bien des manifestations diverses dont les plus populaires ne sont pas les moins émouvantes, que l'âme de la France en ce moment est présente à Athènes et il songe à ce mot prononcé il y a deux jours devant lui par un grand poète grec: «*C'est dans notre coeur que nous portons le drapeau français*». Cette présence il la sent aujourd'hui sur le plan culturel, puisque s'efforçant naguère d'attirer à Athènes un grand poète français, c'est lui qui est maintenant invité par une courageuse équipe d'artistes athéniens à descendre la pente de la rue Sina pour venir dans cette gaverne abstraite et close que

l'on appelle un théâtre comme dit le poète lui-même, aider tant soit peu à la réalisation d'une de ses plus belles oeuvres, sur un scène grecque. Je remercie les administrateurs et interprètes du théâtre Manolidou-Aronis-Horn et leur metteur en scène, notre ami Jean Saran, de m'avoir fourni cette joie inespérée, la joie du missionnaire lorsqu'il constate qu'il n'a pas clamé en vain dans le désert, et je les félicite d'avoir su ne pas céder à la tentation de l'actualité démagogique qui est une solution de facilité paresseuse sans être, et je m'en réjouis de l'apprendre pour le public athénien, un gage certain de succès commercial. Je les félicite de n'avoir rien voulu sacrifier de leurs exigences de qualité et d'avoir choisi pour leur reprise d'hiver, en ces semaines historiques, une oeuvre haute et forte où souffle un grand vent salubre de mystère et de poésie que cette oeuvre soit française et du plus puissant poète que la France ait connu depuis Hugo, c'est une double coïncidence dont nous ne saurions nous plaindre nous français et avec nous tous les amis grecs de notre poésie.

Pour être au-dessus de l'actualité d ce projet auquel nous désirons apporter tout l'appui de notre enthousiasme ne laisse pas d'être profondément actuel. C'est d'abord ce vieux Paul Claudel de 76 ans dont le chef tout blanc, tous les jours que Dieu fail et depuis des années déjà, se penche chaque matin sur sa Bible éternelle, reste présent à notre monde et à ses tragédies de toute son attention passionnée de globe-trotter diplomate. Témoin et juge de notre temps n'avait-il pas pris position et avec quelque violence dès le début de cette guerre contre l'hitlérisme? Et depuis n'a-t-il pas été au premier rang des écrivains dont la granitique solidité morale nous consolait de tristes défaillances de jugement ou de caractère chez certains autres clers moins lucides ou moins généreux? Pendant l'été 1942 le patriarche Claudel eut son dix-septième petit-enfant et pour marquer sa foi dans le triomphe final de la cause juste lui donna au baptême l'extensible prénom de Marie-Victoire. Le jour de Noel 1941 il s'était engagé de façon plus sérieuse en adressant au grand Rabbín de France une courageuse lettre de protestation où il exprimait à Israël persécuté, «*Israël fils aîné de la Promesse, fils aîné de la douleur*» sa sympathie de chrétien.

Enfin, le 10 Décembre 1942 le poète beau-père de l'ex Mlle Christine Dimaracou nous disait son attachement et sa gratitude à la Grèce «*ce cher pays*» précisait-il auquel spirituellement il déclare devoir tant et il ajoutait la phrase suivante que je peux enfin citer à haute voix sans crainte ni censure. «*La veille de l'intervention allemande j'envoyais au représentant de la Grèce à Vichy, sur sa demande, une contribution à une oeuvre de charité sous la forme d'un arrangement du Cyclope d'Euripide. Vous devinez qui est le Cyclope*». Cet éternel Cyclope en effet nous l'identifions aisément, bien que par la suite affublé d'une blouse de peintre en bâtiment il ait joué au civilisé et même — ô dérision — à l'helléniste; c'est le géant brutal que l'éternel Ulysse grec a en partie éborgné au printemps 41 «*et nous avons appris par la suite ici ce que c'est qu'une colère sanglante de Cyclope, celui-là même sur lequel les libres nations du monde s'emploient à refermer et sceller au plus vite l'Abîme, comme sur la Bête immonde de l'Apocalypse*».

Par ailleurs, depuis 1941, avec la mise à la scène de l'Annonce faite à Marie et l'hiver dernier du Soulier de Satin, c'est toute l'oeuvre dramatique de Claudel qui est à l'ordre du jour en France et je note avec plaisir qu'Athènes entend suivre de près cette importante promotion spirituelle du publi théâtral français. Déjà grâce à une autorisation spéciale du poète le lecteur grec, partageant avec les lecteurs italiens, tchèques et polonais ce rare privilège, sera sous peu à même de lire, dans une magnifique traduction en parution dans la Nèa Hestia et dûe à la ferveur de mon cher compagnon en claudélisme M. Papatzonis l'admirable *Partage de Midi*, inconnu de la plupart des lecteurs français. Et voici que maintenant «La Jeune Fille Violaine» qui en France n'a été jouée qu'au printemps de cette année 1944 par une troupe d'amateurs, non seulement revêt, grâce aux soins enthousiastes de M. Spiiotopoulos, le costume de la poétique langue vivante du peuple grec, mais grâce à une initiative d'avant garde dont il faut saluer le courage, va prendre chair et os, sous nos yeux charmés et ravis, passer par la voix et les gestes familiers de quelques uns des meilleurs artistes de la scène grecque que nous avons tant de fois applaudis.

Balzac de la poésie, quand Claudel regarde ou plutôt écoute son oeuvre dans son ensemble, ce qu'il entend, c'est une sorte de rumeur de dialogues et d'êtres «*de quatuor vocal*», *la tribu intérieure*, confie-t-il à Nadante, *tous ces sens en nous faits d'une voix, d'un nom et d'un bout de visage, tout ce dialogue en nous femelle et mâle, tous ces dépouillés à la recherche de leur peau*. D'après l'émotion qui s'empara de nous, simple admirateur, un matin du mois de Septembre dernier lorsque la troupe Manolidou Aroni-Horn nous invita à une de ses répétitions, nous pouvons imaginer ce que pourrait être ces jours-ci celle du créateur en voyant ses héros femelles et mâles, ses dépouillés de la Jeune Violaine trouver voix, visage et peau sur la scène d'un théâtre athénien.

D'un troisième biais il est permis d'affirmer que La Jeune Fille Violaine est une oeuvre actuelle au même titre que les grandes oeuvres impérissables d'un intérêt toujours permanent. C'est ce que cette simple causerie d'introduction au spectacle voudrait montrer en dégagant la signification spirituelle de l'ouvrage. Claudel, en effet, «*passé pour être un auteur difficile*, bien que sans aucun doute il faille accuser plutôt la déficience spirituelle de son auditoire que l'hermétisme d'un artiste qui est un évangéliste, un missionnaire et qui ne tend à rien d'autre au contraire qu'à la communion la plus large possible avec tous ses frères humains. Un critique étranger l'a bien vu, qui déclarait dès 1914 «*Claudel a apporté aux Français le drame métaphysique, aux Français qui sont le peuple non métaphysique c'est en cela que réside la stimulante merveille de son apparition*». Voilà pourquoi, je le répète aujourd'hui avec fierté après l'avoir avancé avec espoir et confiance aux heures sombres, le succès fait aux drames de Claudel ces dernières années est entre autre un encourageant symptôme de spiritualisation, d'approfondissement, d'intériorisation de la part d'auditoires trop longtemps gâtés et aveuglés par des spectacles dénudés de toute grandeur, un symptôme qui a une valeur plus large de promesse pour l'avenir et comme notre renaissance poétique, un signe de genèse historique dans le tréfond de notre âme nationale. J'ai bien peur toutefois que les grecs modernes ne soient pas un peuple beaucoup plus métaphysique que les Français et que le grand public qui n'a pas encore complètement renoué contact avec la tragédie antique et la tradition du théâtre sacré byzantin ne soit au premier abord désorienté par cette oeuvre lyrique autant que dramatique, religieuse en même temps qu'humaine, Cantique des Cantiques avec sa double interprétation profane et sacrée d'hymne à la créature aimée et d'hymne au Dieu d'amour.

J'imagine que s'il est un sort que Claudel doit particulièrement appréhender c'est celui de tomber vivant dans les mains des professeurs, ces recenseurs



PAUL CLAUDEL

des morts et embaumeurs du passé. Il a trop souffert lui-même de l'oppression de l'école, de la classe et du classicisme. Il y a dans le Soulier de Satin une caricature impayable de verve comique d'un grand maître puriste de l'Université de Salamanque et que je recommande aux victimes des professeurs, grammairiens, académiciens ou académisables de tous les pays et notamment aux étudiants grecs de certaine Faculté de l'Université d'Athènes. Dans le même drame nous entendons St Denys d'Athènes précisément monologuer dans une église de Bohême, avant de prendre place sur son piédestal: «*à la voix de St Paul j'ai quitté Athènes, oh! quel dégoût j'avais de toutes ces académies et de Madame Sainte Minerve, Déesse des professeurs*». Notre excuse à nous et pour l'indigente clarté des propositions sagement universitaires que nous allons avancer sur son oeuvre ce sera de *n'avoir pas quitté Athènes*.

Ecrire pour Claudel c'est remplir une fonction physiologique tout à fait analogue à celle du ver à soie «*qui fait son fil de la feuille qu'il dévore*» ou de la poule qui pond ses oeufs. Je lui emprunte littéralement la première image; quand à la seconde, voici ce qu'on lit dans un passage de la Correspondance avec Jacques Rivière «*Je vous écris d'une grange où j'ai dû me réfugier pour éviter le vacarme de notre vieille petite maison remplie de monde. Là, tous les matins, les poules et moi pondons ensemble dans la paille*». Mais les fonctions physiologiques sont soumises à une loi de lenteur et de durée, elles impliquent un long et obscur travail d'assimilation, d'élaboration, d'éclosion. La naissance de la parole obéit aux mêmes nécessités organiques que la naissance de la fleur, du cocon de ver à soie, de l'oeuf ou de l'enfant. Claudel lui-même nous le dit, dans la *Jeune Fille Violaine*.

Pierre de Craon:

La parole, jeune fille

Ne se forme point comme une note dans le doigt de l'organiste

Quand le pied presse le soufflet,

Mais longuement, obscurément

Plus profond que le coeur et les intestins, pendant le repas et la marche,

Pendant les silencieuses heures de travail elle se constitue,

Comme un oeuf spirituel en nous, comme la capsule séminale

Jusqu'à ce que du lien qui la lie se dissolve le secret pédoncule.»

Mais, pensera-t-on, c'est la théorie de l'inconscient dans la création artistique, exprimée en 1899-1900 c'est à dire à une époque où elle n'était pas encore aussi populaire qu'elle l'est aujourd'hui, et cette théorie vaut pour toute oeuvre et pour tout écrivain. Il est vrai, elle vaut toutefois plus particulièrement pour Claudel qui est peut-être l'écrivain moderne le plus sensible à l'action du temps sur le texte écrit, le plus insatisfait, le plus passionné de reharmonisation, de

perfection. Claudel ne se contente pas d'enfanter ses drames dans la douleur; mais leur naissance pour lui n'est jamais définitive; les reprenant à froid au bout de quelques années, il éprouve le besoin, non pas simplement de les revoir, non pas de les corriger, mais de les refaire; de les réenfanter une seconde fois et ce sont ces deux versions dont l'importance est si grande dans son cycle dramatique. «*La Jeune Fille Violaine*» est à cet égard un cas typique puisqu'il faut parler non pas de deux états, mais de *trois* états successifs du texte. 1ère version en 1892, 2ème version en 1899-1900, Annonce Faite à Marie en 1912, il faudrait même dire quatre en ajoutant le texte encore modifié qui a servi de base à la représentation triomphale de *L'Annonce* à la Comédie française en 1944. Ainsi donc de la *Jeune Fille Violaine* de 1892 à l'Annonce faite à Marie de 1912 il faut compter 20 années de gestation et il faudrait compter près de 50 années en tout si l'on voulait ne s'arrêter qu'à la dernière forme vraiment «ne variété» du chef-d'œuvre qui est le fruit miraculeux de cette lente et obscure élaboration. Je ne crois pas qu'il y ait de nombreux exemples d'une aussi exigeante conscience artistique d'une conscience que j'appellerais musicale, pour la distinguer de la conscience picturale de Flaubert et des Parnassiens. Claudel ne retouche pas, il ne fait pas de calligraphie; mais si le bronze de la première ou de la deuxième ou de la troisième coulée ne lui paraît pas sonner d'une façon satisfaisante il brise la cloche et la refond, autant de fois qu'il est nécessaire, pour obtenir enfin la résonnance voulue. Décidément il est plus rapide d'appuyer le doigt sur le clavier de l'harmonium et de presser du pied le soufflet que de fabriquer de telles cloches verbales. Personnellement j'eusse préféré qu'on nous fit entendre ici, la dernière version qui est la plus parfaite de ces carillons, mais je conçois fort bien pour quelles raisons pratiques on s'est arrêté à la deuxième, à la *Jeune fille Violaine*.

Au sortir des grandes symphonies eschylennes et wagnériennes de «Tête d'Or», au sortir du grandiose apocalyptique de la «Ville», la *Jeune fille Violaine* de 1892 la première est comme un bain de fraîcheur et de poésie familière, un creux d'ombre et d'herbage, une halte dans la plaine où le lecteur se détend avant d'être relancé vers les hauteurs nouvelles d'un sublime nouveau. Le jeune poète s'était tout d'abord lancé à la possession de l'univers, mais d'un univers abstrait et sans couleur, cela c'était Tête d'Or; dans son deuxième drame «La Ville» il avait évoqué un Paris des temps futurs à peine moins indéterminé. Et nous voici maintenant dans le monde le plus concret, le plus déterminé, le plus limité: une ferme dans la campagne française des paysans d'aujourd'hui, c'est à dire du siècle dernier, une solitude avec un chemin sablonneux, des sapins et des bouleaux, une caverne dans les grès au milieu de la bruyère et les genêts. Cette ferme est la ferme de *Combernon*, ce pays solitaire le pays de *Chevoche*, la caverne est celle du site nommé le Geyn. Où le poète est-il allé puiser toute cette toponymie? Claudel fils de la terre est né dans un village 100 % ancienne France à Villeneuve sur Fère en Tardenois, village de 300 âmes, sur un plateau où s'étendent «*les mauvaises terres de Chinchy*», avec la place ombragée de tilleuls et le clocher qui penche, et la tombe de l'ancien curé, oncle du poète contre le mur de l'église «*et un grand lierre noir sort de la tombe sacerdotale et, traversant l'antique mur pénètre jusque dans le sanctuaire*». Entre Villeneuve qui est le village du poète et la Fère qui est le bourg, on rencontre la ferme de Combernon et à quelque distance le pays de Chevoche avec un endroit curieux le Geyn ou Hottée du diable où des rochers de forme fantastique émergent au milieu des broussailles. Bref c'est tout le cadre de la «*Jeune Fille Violaine*» et de l'«*Annonce faite à Marie*». Claudel s'est toujours déclaré fier de ses origines terriennes et provinciales, se nommant un «*indigène du Tardenois*» (le Tardenois est ce petit pays situé entre le Soissonnais et la Champagne: «C'est ici la jonction de la craie champenoise et du labour soissonnais», déclare un personnage du drame dans un pas-

sage qui enchantait le paysan Alain Fournier. Claudel nous apprend lui-même que ce terroir au vocable authentiquement gaulois, fut sous les Mérovingiens domaine de Ste Geneviève et que pendant la guerre de Cent ans «Père se rangea du bon côté» comme pendant cette guerre le poète lui-même. Sans doute Jeanne d'Arc passa-t-elle par là pour aller faire sacrer le roi à Reims. Toutes ces précisions éclairent bien des détails familiers aux admirateurs de «*La Jeune Fille Violaine*» et de «*L'Annonce*». Ajoutons que le Chemin des Dames est tout près et qu'en 1944 et de nouveau en 1944 le village de Claudel fut cité dans les communiqués militaires. Le terroir littéraire est aussi riche que le terroir historique. Sur la place du village on peut voir encore les ruines du château du Sieur de Pintal, humaniste, ami de la Fontaine dont la patrie, Château-Thierry n'est pas bien loin, non plus que la Ferté-Milon celle de Racine. Certains critiques malveillants, comme Pierre Lasserre, ayant prétendu que la langue de Claudel offre plus de ressemblance avec l'allemand qu'avec le français, le poète fort de toutes ces ascendances et entourages, s'est exprimé avec vivacité au sujet de ces attaques ridicules «*quant à moi, s'indignait-il en 1925, dans l'entretien avec Lefèvre qui suis français d'Ile de France, né entre Racine et La Fontaine à Villeneuve sur Fère, dans l'Aisne, près de Château-Thierry dont la seigneurie appartenait à Pintal, j'écris en allemand n'est-ce pas? et c'est Moréas qui est le véritable français? Moi qui descend d'une lignée de paysans français issus du terroir de Notre Dame de Liesse, à l'ombre du clocher de Laon, M. Pierre Lasserre m'accuse de ne pas connaître une langue qui m'appartient par droit d'héritage et de primogéniture.*» Claudel est d'autant plus attaché à cette vieille terre chrétienne et gauloise qu'elle a éveillé dans son âme d'enfant le sens de la contemplation cosmique. Dans un texte capital de «*Connaissance de l'Est*» il se revoit au plus haut sommet d'un pommier, balancé dans le vent parmi les pommes «*comme un Dieu sur sa tige, spectateur du théâtre du monde*», accordé à tout le paysage et à la poésie de l'Univers. On comprend très bien que Claudel ait voulu rendre hommage, dans une de ses premières oeuvres au coin de terre auquel il devait ces essentielles révélations. Et l'on comprend qu'il l'ait fait en 1892 dans la «*Jeune Fille Violaine*» car en 1892 c'est un an avant l'entrée effective dans la carrière diplomatique un an avant le premier départ qui, à travers les souffrances de l'exil, assurera sa vocation de poète de l'Univers, de «*rassembleur de la terre de Dieu*». En 1893 en effet c'est, en vue des premiers postes consulaires américains, le premier embarquement le premier paquebot, le premier contact avec l'eau qui porte l'esprit, avec la mer, cette créature vivante et passionnée qu'il a chanté si magnifiquement dans toute son oeuvre et qui tient une si grande place dans sa symbolique. (Parlant de Barrès il écrit quelque part «*Il était tourné vers le passé. Je suis tourné vers l'avenir. La terre et les morts dit Barrès, je lui répondrais volontier: La mer et les vivants*»). A la lumière de cette indication biographique nous comprenons maintenant le sens de la «*Jeune Fille Violaine*» de 1892: C'est l'adieu poétique du voyageur, qui comme Anne Vercors la quitte pour la première fois, en général à la «*douce France*» comme il l'appelle, au pays des hommes au nez rond et du peuple qui dit u, adieu poétique en particulier à ce coin de France rurale où la sensibilité de Claudel, son organisme presque, son inspiration ont leurs racines et leurs sources.

Et voilà pourquoi la première «*Jeune Fille Violaine*» est avant tout un drame géorgique qui baigne dans une savoureuse atmosphère de vie des champs. Le drame lui-même qu'est-il au juste? Il n'est pas mauvais de l'indiquer rapidement, la pièce publiée seulement en 1925 étant bien moins connue que la deuxième «*Jeune Fille Violaine*» et l'«*Annonce faite à Marie*».

Nous sommes dans une famille paysanne à la veille du mariage entre Violaine, fille d'Anne Vercors et Jacquin Uri. Entre les deux jeunes gens si épris l'un de l'autre s'interpose Bibiane, la jalouse soeur cadette de Violaine. Elle s'est promis d'avoir Jacquin pour ma-

ri, faisant intervenir la mère auprès de Violaine et insinuant auprès de Jacquin que Violaine avait eu une longue tendresse pour son cousin Baube; le cousin nous le voyons lui aussi se préparer au mariage, mais la mort dans l'âme, parce que lui échoit une Lidine et non pas sa cousine qu'il aime. Violaine a décidé de céder Jacquin à sa soeur se laisse injustement accuser par son fiancé et les fiançailles sont rompues. Bibiane ne sera cependant satisfaite qu'après avoir écarté la présence dangereuse de sa soeur: elle commence par lui arracher sa part d'héritage, puis elle la chasse de Combernon en lui jetant au visage de la cendre du foyer. Violaine peu à peu en devient aveugle et dans la solitude de la grotte de Gelyn mendicante et guérisseuse elle attire les foules. Bibiane y vient à son tour avec le petit garçon aveugle que lui a donné Jacquin son mari, réclame à sa soeur de lui rendre la vue. Le miracle accompli elle l'attire dans un piège et pour désenvoûter l'esprit de son mari de la pensée obsédante de Violaine, elle écrase la tête de sa soeur aveugle, sur une pierre. Avant de mourir Violaine communique sa paix aux deux couples amers Bibiane-Jacquin et Baube-Lidine. C'est alors qu'Anne Vercors rentre de sa longue absence et de son voyage à Rome, au moment où l'on enterre sa fille, pour donner à tous sa bénédiction, dans la lumière jaune du couchant et dans la sérénité de l'Angelus du soir.

Ecrit deux ans après le retour définitif du poète à l'Eglise, la Jeune Fille Violaine est le premier drame chrétien de Claudel, je veux dire qui le soit formellement en non pas seulement en puissance comme Tête d'Or et en conclusion comme La Ville. Et pourtant dans cette première version l'intervention du divin dans l'action humaine est beaucoup moins marquée que précisément dans le dernier acte de La Ville. L'inspiration chrétienne y reste discrète et limitée. Violaine affirme bien en mourant «*il n'est pas mauvais de souffrir! Il n'est pas mauvais de souffrir!*» mais aucun développement n'est donné à ce point capital de la mystique ultérieure de Claudel, et du reste dans ce drame, le plus mystique c'est sans doute Anne Vercors et non Violaine. Dans nos impressions d'ensemble et le côté tragique et le côté mystique de l'oeuvre sont adoucis et comme neutralisés par le charme bucolique et ce charme paysan. Dès le début une prenante atmosphère de ferme chaude et savoureuse comme l'odeur du pain, nous enchante: c'est le linge qu'on étend dans le jardin, c'est l'hiver au coin du feu quand les femmes écossent des brassées de haricots et le chien qui à trop chaud s'écarte de la flamme, c'est la paille que les chars accrochent au passage aux branches chargées de fruits, c'est la porte de la grange qui craque. Il y a aussi le parler paysan avec sa syntaxe propre qui met au féminin poison et arc-en-ciel et son vocabulaire local, les naïves ritournelles enfantines, les hyperboles rustiques et les histoires d'animaux par quoi Anne Vercors et Violaine amusent les enfants. Cette couleur locale et géorgique maintient le drame à la hauteur du familier quotidien. C'est au moment le plus solennel qu'une sauterelle se prend dans la longue barbe d'Anne Vercors et la dernière phrase de la pièce, proférée par la sage bouche du patriarche est une phrase inspirée par les travaux et les jours de la campagne:

«*Vienne l'Automne et nous boirons d'un vin parsemé de feuilles de saule.*»

Le poète va maintenant cette atmosphère géorgique, cette atmosphère de bonheur rustique, de vieille France rurale et patriarcale, néanmoins l'éclairage du drame change sensiblement avec la deuxième version la votre en 1899-1900. Dans l'entre-deux du drame familial et rustique nous nous acheminons lentement vers le mystère liturgique. Le poète est allé en Chine après avoir fait un séjour d'un an aux Etats-Unis. Le premier déracinement l'a profondément marqué, comme nous le voyons dans sa pièce américaine «*L'Echange*». Aussi donne-t-il au voyage d'Anne Vercors qui dans la première version restait inexplicable, ce qui à mon avis, devrait être beaucoup plus beau, un motif précis: le désir d'aller aider la famille de son frère d'Amérique, de ce frère émigrant que compte à peu près chaque fa-

mille française. Il est plus important de noter que le poète rebaptise la soeur de Violaine et la nomme *Mara*, prénom singulier plus évocateur de cette âme sauvage, noire, violente et absolue dans sa passion comme Violaine l'est dans sa charité, de cette âme amère selon l'étymologie hébraïque de son nom. Le personnage de Violaine surtout gagne en approfondissement spirituel, en richesse intérieure, en mysticisme. Violaine a conscience maintenant du moins après coup, du sens et du contenu de son sacrifice, ce sacrifice si *mystérieux* dans la 1ère version. Elle nous l'explique à nous-même dans le dialogue de l'acte III où devant sa soeur elle fait l'histoire de son âme depuis le moment où dans l'allée fleurie, elle a dit à Jacques Hury «*je ne vous épouserai pas*». Nous savons que dans un crucifiement total du coeur elle a senti en elle l'appel d'un hôte intérieur plus exigeant et la lourde présence du Dieu jaloux, de celui qu'elle nomme «*l'époux obscur*», le Père commun qui maintenant comble sa solitude d'une joie qui dépasse tout bonheur humain. L'instrument de cette vocation, l'interprète de la volonté de Dieu sur Violaine, c'est un personnage entièrement nouveau que Claudel substitue à la figure falote du cousin Baube c'est: *Pierre de Craon*. Pierre de Craon d'abord ingénieur et constructeur de ponts, puis bâtisseur d'église, n'apparaît qu'au commencement et qu'à la fin du drame, mais il y joue le rôle déterminant. Au début lorsqu'au chant du coq il vient de frapper trois coups aux volets de la cuisine, il a bien raison de dire à Violaine descendue pour recevoir ses adieux «*c'est ainsi que le destin frappe à notre porte*», car à cette fiancée épanouie de bonheur qui dans la joie s'endort, se réveille et se rendort dans la joie, il apporte le trouble, l'inquiétude décisive en proférant la parole que Violaine nomme «*la parole irréparable*».

Il est des gens ô Violaine

A qui nulle abondance ne suffit, s'ils ne boivent

A la vive source eux-mêmes, y appliquant la bouche.

Et tandis que Pierre de Craon, renonçant au bonheur personnel découvre sa vocation de constructeur de maisons spirituelles pour le peuple, Violaine sent monter en elle le sourd appel du don total, de la consécration. Pierre de Craon a tout fait, comme elle le dira plus loin avec le recul des années, et le baiser qu'il lui donne sur la joue, à cette heure solennelle de la séparation, ne sera pas seulement dans les mains de Mara qui l'a surpris une arme contre sa soeur, ce sera un signe, un signal, un conseil, un appel, le baiser même de l'Ange de la Mort, «*flétrissant le lien de la vie*». Et il juste qu'à la fin du drame Pierre de Craon apparaisse, portant dans ses bras le corps rompu de sa soeur spirituelle, de celle qui lui avait été interdite et que dans le dévouement du double sacrifice il avait enfanté à Dieu. Ces personnages à la fois symboliques et réels dont il temps de préciser maintenant la valeur métaphysique s'expriment par poussée de lyrisme, d'un lyrisme luxuriant, que pour des nécessités scéniques le traducteur grec a dû élarguer et dont la musique suggestive de l'orgue, heureuse innovation bien dans l'esprit sinon dans la lettre de Claudel, accompagnera les motifs essentiels. Un recensement, rapide de ces thèmes lyriques révèle immédiatement que ce lyrisme Claudélien couvre tout le réel, embrassant tout le profane et tout le sacré. *Le profane?* c'est la terre et les saisons et les signes du zodiaque et les moissons et l'attachement au sol natal — c'est la joie de vivre chez la jeune fille extasiée et la douceur des découvertes de la tendresse humaine dans des coeurs de fiancés — c'est la forme du lien conjugal et le mystère de la paternité et la joie douce-amère de la maternité. *Le sacré?* c'est la joie féconde de travailler et de collaborer avec Dieu qu'il s'agisse de labourer ses terres comme Anne Vercors ou de construire une cathédrale comme Pierre de Craon; c'est la joie amère de la séparation qui crucifie le coeur, du renoncement volontaire, du sacrifice au double visage aimable et cruel de la bonne souffrance acceptée et offerte d'un coeur généreux, c'est même la joie ambiguë de la mort avec les promesses de lumière qu'elle apporte à l'âme fidèle.

La constance du mot «*joie*» qui s'est imposé à nous

dans ce dénombrement nous renseigne du premier coup sur la nature du problème spirituel implicitement posé dans la Jeune Fille Violaine comme dans toute l'oeuvre de Claudel c'est bien ce problème là, le problème de la joie «*La joie est le premier et le dernier moi de tout Claudel*» écrit très justement Charles Du Bos et cela est vrai en particulier de la Jeune Fille Violaine du début du prologue à la fin du 4ème acte, de la joie toute humaine de la fiancée en fleurs qui s'enivre de bonheur et d'amour à la joie inexplicable du vieillard prêt à entrer dans l'éternité. Dès *Tête d'Or* les héros de Claudel aspiraient et avec quelle ardeur goulue à la conquête de la joie mais ils échouaient. Dans la Jeune Fille Violaine il y a le groupe des quêteurs de joie qui échouent, le groupe des âmes inharmonieuses et le groupe opposé des âmes qui parviennent au terme, ce sont les âmes harmonieuses, les âmes chantantes. Jacques et Mara ne sont pas des âmes chantantes, ces sont des âmes grinçantes et amères; Jacques et Mara ont échoué, ils ont tourné le dos à la joie authentique parce qu'ils se sont adonnés à la recherche du bonheur individuel, égoïstement individuel, parce que ces paysans du Tardenois se sont trop comportés en paysans avides qui voulaient jouir pour eux-mêmes de leurs biens ou des êtres qu'ils aimaient. En cela ils se sont substitués au propriétaire légitime des choses et des personnes qui est Dieu, ils se sont préférés à Dieu et c'est là le péché même et le premier péché de l'homme, en même temps que le mal métaphysique d'une époque de l'histoire humaine où la créature a perdu le sentiment de sa condition de créature, de sa dépendance, de sa relation à la source de l'être. Voilà pourquoi — et c'est à cette expropriation spirituelle que nous assistons à l'acte 4 — Mara et Jacques ont été dépouillés de ce misérable bonheur qui était refus pratique de Dieu, différence de Dieu, préférence à Dieu.

C'est que pour Claudel la joie dépasse et transcende le bonheur individuel et étroit et qu'elle se conquiert sur les traces de ces trois élus: Anne Vercors le Patriarche, Pierre de Craon l'architecte, Violaine enfin la sainte, qui sont naturellement les trois personnages les plus lyriques, les plus chantants du drame. Selon Claudel et selon le christianisme le plus profond, chaque créature aux yeux de Dieu, a une valeur unique et irremplaçable, une mission à remplir, un rôle à tenir, une partie, au sens musical du mot, à jouer dans l'ensemble de la symphonie ou plutôt pour reprendre les images architecturales de Pierre de Craon, chaque homme est comme une pierre de l'édifice et ce n'est pas à lui à choisir sa place, mais au maître de l'oeuvre. «*Ce n'est pas nous qui choisissons dit Violaine, c'est nous qui sommes choisis*». La fidélité, l'amoureuse obéissance à sa vocation personnelle, voilà pour la créature la condition de la joie et de la paix. De là découle cette auguste sérénité qui dans l'admirable final apaisé de notre drame, inonde le coeur de l'architecte et du patriarche, sérénité qu'ils puisent dans la conscience d'avoir fini, d'avoir fait à fond leur tâche d'homme, d'avoir labouré et semé, moisonné et enfanté, pour l'un «*Ma vie a été réglée par les astres, j'ai fait ma tâche comme le soleil*» d'avoir fait sortir de terre des maisons de Dieu et du peuple pour l'autre:

«*Comme vous je suis un semeur de semences dans le milieu de la ville, dans le grouillant sol humain j'ai planté cette église comme une graine*». Et Mara et Jacques eux-mêmes, ces âmes déchirées, finissent par comprendre que la solution est dans l'acceptation de la tâche à faire, des épreuves et de l'effort quotidien, du devoir à épuiser «*cela est bien ainsi*» répète Jacques.

Quelques privilégiés cependant sont appelés non pas à rester à leur place mais à monter plus haut, ceux-là sont les saints telle Violaine. Ici je crois nécessaire d'opposer les deux personnages féminins du drame, dans un dyptique qui à lui seul fasse ressortir en gros traits le symbolisme antithétique de Claudel et la signification de son oeuvre. Le texte suggère entre les deux soeurs un contraste physique déjà qui ne pouvait être mieux marqué, je crois, sur scène que par les trois grands artistes que vous applaudirez bientôt et qui

ont assumé chacun ce poids égal de responsabilité spirituelle dans l'interprétation des deux symboliques protagonistes. Si l'on ne peut imaginer Violaine que blonde, souriante et d'une infinie douceur, «*de beau fruit mur, le beau front doré*» Mara est la noire Mara, la «*noirpiaude*» dure comme le fer, aigre comme la lisse amère à l'extérieur et dure à l'intérieur comme la noix avec de sombres regards terribles dans leur fixité. C'est une âme positive de paysanne qui veut du solide, du concret, du charnel pour y appuyer son désir. Terrienne, elle colle à la terre et à celui qu'elle aime, elle ne lâche plus ce qu'elle a pris, biens ou homme. Elle s'y accroche avec une redoutable âpreté, «*aveugle, ne lâchant point prise comme une chose sourde et qui n'entend pas*», prête à tout pour les conserver, à se tuer et à tuer. Antimystique elle sépare radicalement la vie de la religion: la place de Dieu est à l'église et c'est une «*région déserte et nulle qui s'étend au delà de notre prière*». Surtout et en cela elle représente bien toute une masse de consciences modernes farouchement détachés de toute dépendance intime à l'égard de Dieu, elle somme le Créateur de se cantonner dans cette région «*déserte et nulle*» et de ne pas intervenir comme un trouble fête dans la paix de cette pauvre existence que nous voulons organiser sans lui. Ecoutez ceci: «*Pourquoi Dieu ne reste-t-il pas chez lui et vient-il nous déranger? notre malheureuse vie est si courte qu'il nous y laisse du moins en paix*». C'est que Mara a son vrai Dieu, sa vraie religion qui est son attachement passionné pour Jacques. Comme pour bien des modernes l'amour pour Mara, si je puis dire, est un produit de remplacement de Dieu. Contre Jacques seul il lui importe de n'avoir pas péché et tout le reste y compris le fraticide lui est indifférent. Telle est Mara, cet animal féminin, fougueux, fratricide, emporté et sauvage, cette âme de fer et de feu, cette criminelle qui entre dans la série des grandes criminelles tragiques et qui toutefois ne nous est pas un seul instant odieuse, tant elle touche à la grandeur par la violence que Claudel avec une visible prédilection pour le personnage, a conféré à sa jalousie, à sa haine, à sa cruauté, à sa passion. Cette femme qui n'est ni belle ni agréable, comme elle le dit dans cet admirable mouvement de justification et d'humilité, au dernier acte, elle est même pitoyable, elle peut parler de son «*pauvre crime maladroit*» car elle est méchante au sens premier du mot qui veut dire qu'elle n'a pas de chance; et surtout Mara comme sa soeur, se donne toute entière pour posséder tout entier ce qu'elle aime, Mara comme sa soeur, bien que sur des routes différentes, quête elle aussi l'absolu. Le critique Jacques Nadaube écrit «*Mara est dans le drame comme le fléau qui dépouille le grain*», c'est dire son rôle capital dans le drame, car il est bien évident que la volonté de Dieu sur Violaine passe par la méchanceté de Mara, par son obstination qui est l'obstacle providentiel entre les deux fiancés. Si Violaine abandonne Jacques, ce n'est pas par tiédeur car dans son coeur virginal elle le chérira jusqu'à son dernier souffle, et n'oubliera jamais le beau matin de Mai. C'est en vertu d'une intense et héroïque compassion pour sa soeur Mara ni par faiblesse des fiançailles uniques c'est parce que le message de Pierre de Craon, le message de la soif inexquise, des joies les plus hautes et du don généreux de soi-même, a trouvé en elle un écho qui l'a troublée au milieu de son bonheur de fiancée, c'est parce que dans la demande de sa mère l'invitant à céder à Mara, elle a entendu la voix de Dieu, qui va faire d'elle une mendicante et une aveugle, mais aussi une guérisseuse, une faiseuse de lumière et d'union. Violaine est en effet de ce petit nombre d'invités à l'ascèse de la joie, d'une joie qu'ils paient chèrement par le renoncement et prononçons enfin le mot essentiel qui va servir de titre en grec à notre pièce, par le *Sacrifice*. Elle est la première de cette phalange de sacrifiés, victimes volontaires, écartelées entre Dieu et le monde que le christianisme a créées créant ainsi un nouveau tragique et qui chez Claudel s'appelle notamment Sygne de Coufontaine ou Dona Prouhèze. Cette lutte douloureuse entre la grâce et le moi humain, cette résistance de la nature à la grâce,

c'est même l'essentiel du drame tel que le conçoit Claudel. Il y a un an, à propos de la mise à la scène du Soulier de Satin, il expliquait lui-même que tout le ressort dramatique de sa pièce était dans le conflit entre le désir du bonheur individuel et l'injonction d'un impératif extérieur *« quand ces deux forces, je n'hésite pas à le dire, toutes deux sacrées, se trouvent en opposition, ajoutait-il il y a une question à résoudre, une solution à pratiquer, il y a drame »*. Cette opposition intime entre les impulsions de la nature humaine et les secrètes pressions de la grâce définit le ressort dramatique non seulement du Soulier de Satin, mais aussi de l'Otage et de l'Annonce faite à Marie et déjà de la J.V. pour Violaine comme pour nous tous les saints Dieu est un être réel, un hôte intérieur exigeant, indiscret qui bouleverse tout, consume tout, pour tout reconstruire. En relisant les drames de Claudel j'ai songé plus d'une fois à cette parole d'un beau roman paru en 1939 sous le titre « Jeunesse sans Dieu », ouvrage posthume du jeune écrivain hongrois Othon de Horvath de langue allemande, catholique anti-hitlérien *« Dieu est ce qu'il y a de plus terrible au monde »*. Terrible et contraignant oui, mais comme l'amour même et comme lui tendre et bienfaisant. Car cette soumission docile et aimante à la volonté de Dieu manifestée par les événements et cette acceptation joyeuse du sacrifice à la fois aimable et cruel, c'est la double condition et de plus hautes joies personnelles et d'intense rayonnement communautaire qui en découle. La douleur chez Violaine finit par être abolie dans la patience de l'amour et dans le corps muré dans la cécité, le cœur voit, le cœur reconnaît, le cœur sent et brûle comme le bois où l'on a mis le feu, l'être tout entier pris au laminoir s'affine et mûrit, comme la grappe de raisin dont on tord la queue pour qu'elle murisse plus vite. Du reste ce cœur renoncé possède vraiment le monde et même le monde visible. A la fin du drame Violaine, au bord de l'éternité, s'intéresse encore au blé et à la moisson et son frère spirituel, Pierre de Craon, célèbre en versets magnifiques la Possession du monde par l'âme purifiée. *« Maintenant j'ai tout »* dit-il. Ayant tout quitté par un paradoxe étonnant, ils retrouvent tout, mais tout transfiguré. Enfin ces êtres sacrifiés savent que leur joie demeurera et que la mort n'est qu'une porte, qu'un sommeil profond et confiant qui s'ouvre sur un prolongement de la joie de la terre. Anne Vercors qui sous peu va rejoindre sa fille participe à la même sérénité à l'approche de la nuit où il entre :

« Je vis, sur le seuil de la mort et une joie inexplicable est en moi » abolie désormais cette hantise de la mort, cette obsession du néant qui était celle de Claudel avant sa conversion et qui avaient marqué si profondément tous ses premiers drames. Violaine montre aux premiers héros claudéliens si sauvagement angoissés comment on peut triompher de la destruction et se diviniser.

Cette sainteté achetée par le sacrifice est aussi source de bienfaits pour les autres hommes, car la doctrine de Pierre de Craon consiste à recevoir pour ensuite donner et Violaine symbolise bien ce qu'il y a en nous de féminin: le don, le besoin de donner, la soif de charité. Violaine nous rappelle d'autres héroïnes de Claudel, ce type d'indéfinissable et insaisissable créature qui semble avoir heurté l'imagination du poète. prometteuse comme elle d'impossibles délices, source de douceur et de regrets poignants, *« cette fleur momentanée du Néant »* comme il dit que le mystère de la maternité relie à l'éternel. Vierge et errante, dans sa solitude, Violaine connaît cependant une sorte de maternité, car elle reste sensible aux souffrances individuelles et elle prend avec elle la douleur de sa soeur Mara. Le miracle de la fin de l'acte 3 n'est que le signe matériel du pouvoir que son sacrifice lui a donné sur Dieu en faveur des autres. Cette aveugle peut obtenir pour l'enfant de Mara la vue qui lui a été ôtée à elle et qu'elle a acceptée de perdre à tout jamais. Après sa mort cette puissance invisible continue à agir: elle opère le rapprochement entre Jacques et Mara, *« c'est elle, femme criminelle »* dit Jacques à Mara, *qui nous regar-*

de réunis ». C'est elle la musicienne qui assure ce passage de la révolte à l'acceptation, de la violence et du désordre à la paix, qui caractérise le rythme dramatique claudélien dans la Jeune Fille Violaine comme ailleurs.

Peut-être y aurait-il lieu maintenant d'écarter quelques malentendus qui risqueraient de défigurer l'authentique doctrine claudélienne implicitement contenue dans la Jeune Fille Violaine et que nous venons très imparfaitement de caractériser. *D'une part* si cette doctrine exalte le sacrifice, elle n'a rien d'un dolorisme trouble et malsain. La souffrance y est présentée comme un moyen de purification comme une ascèse de la joie, nous l'avons dit, mais non comme une foi en soi. Très bonne pour quelques uns elle n'est pas présentée comme une recette universelle et l'exemple de Mara prouve que la souffrance ne suffit pas à amollir une âme dure et close et qu'il y faut surtout l'intervention toute puissante de la charité. C'est Violaine elle-même qui l'affirme *« il est des gens pour qui la souffrance est très bonne et d'autres pour qui elle est un mal et un poison »*. *D'autre part* il serait ridicule de tirer de la Jeune Fille Violaine une leçon généralisable de mysticisme négatif, de détachement bouddhique à l'égard du temporel et de l'action, il serait ridicule pour parler plus nettement de penser que Claudel veut tous nous enfermer dans la grotte du pays de Cheoche ou au couvent. Si on le lit attentivement on découvre vite que Claudel respecte avant tout la pluralité des vocations, chaque personne devant réaliser son destin spirituel dans le cadre de vie que les événements qui sont comme dit Pascal, des maîtres de la main de Dieu lui ont assigné: que ce soit la ferme de Combernon ou un chantier de construction d'église ou la solitude de Chevoche. La vraie leçon qui se dégage de la spiritualité claudélienne me paraît être une leçon de noblesse et de virilité, dans le cas même précisément de ceux de ces personnages qui n'ont pas été appelés à une vie spirituelle exceptionnelle. Au premier acte Anne Vercors partant pour l'Amérique où il sent que l'appelle la famille de son père, n'a besoin que d'un mot pour écarter les timides tentatives de sa femme cherchant à le retenir au foyer *« Ne me conseille pas des choses basses »*. Il abandonne femme et enfants, au moment le plus critique de l'histoire de ce petit groupe humain, il se détache d'un bonheur familial qui risquerait de se figer en facilité bourgeoise, parce qu'il croit que l'appelle là-bas une chose que seul il pourra faire et il rentrera sans amertume de cette mission humainement manquée, mais où il avait lu l'injonction d'un impératif extérieur et supérieur, source d'héroïsme et motif de détachement. Enfin les esprits les plus utilitaires, les plus tournés vers l'action concrète, vers le rendement pratique et en même temps vers le dévouement apostolique pour quelque cause temporelle que ce soit ne pourrait qu'applaudir à cet énergique programme de vie que, dans sa sagesse retrouvée, se trace à la fin du drame, le paysan Jacques Hury:

« Ainsi faisant vie de tout comme un arbre qui pousse, ce n'est nulle part aucune douceur que je chercherai, »

« Mais l'utilité essentielle, car dans l'action est la vie et la jouissance est une pourriture. »

Tel m'a paru, Madames et Messieurs, le message spirituel de Claudel dans la Jeune Fille Violaine. Bien entendu je n'ai cherché qu'à l'exposer, non à l'imposer. Pour ceux qui le récusent au nom d'une métaphysique différente de celle de Claudel, j'espère qu'ils auront été du moins sensibles à sa beauté morale, en attendant d'apprécier la beauté artistique de la fiction et de la forme qui le supportent. Je reviens aussi à mon point de départ: *« Tout ce qui est beau réunit »* mais cette beauté de la Jeune Fille Violaine, avec une éloquence plus convaincante que toutes nos analyses pédantesques, ce sont les comédiens qui bientôt le manifesteront devant vous.

ECHOS et NOUVELLES

A la Légation de Belg'que



Photo, prise à la fin de l'audience royale. De gauche à droite, on reconnaît S.E. M. Marcel Polain, S.E. Abdel Latif Talaat pcha, Grand Chambellan, et S.E. Ismaïl Teymour pcha, Premier Chambellan.

Le lundi 12 Mars 1945, à midi, Son Excellence M. Marcel Polain, a été reçu en audience solennelle au Palais d'Abdine pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres, l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de Belgique en Egypte. S.E. le Ministre, accompagné de S.E. Ismaïl Teymour pacha, Premier Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une voiture de gala de la Cour, escortée par un détachement de la Cavalerie de la Garde Royale et suivie d'une autre voiture de gala, où avait pris place M. le Premier Secrétaire de la Légation de Belgique. A son arrivée, ainsi qu'à son départ S.E. le Ministre a été salué par une garde d'honneur, musique en tête. Ont assisté à cette solennité: S.E. le Ministre des Affaires Etrangères, S.E. le Grand Chambellan, S.E. l'Administrateur général des Biens Privés et des Palais Royaux, et S.E. l'Aide-de-Camp en chef.

A la Légation de l'Iran

A l'occasion de la Fête du Norouz (premier de l'An iranien), la colonie iranienne a été reçue le mercredi 21 Mars à 11 heures a.m. en l'hôtel de l'ambassade impériale de l'Iran, 127, Rue Khédivé Ismaïl (Dokki).

A la Légation de Pologne

M. Kasimierz Wierzbianski, Attaché de Presse à la Légation de Pologne en Egypte vient de partir pour Londres appelé à d'autres fonctions au Ministère des Affaires Etrangères. Son départ sera unanimement regretté car tous ceux qui l'ont connu ici depuis 1941 ont pu apprécier son tact et sa parfaite compétence dans l'exercice de ses fonctions.

A l'Information Hellénique

Cette guerre aura prouvé une fois pour toutes l'importance qu'on a pris l'information dans la vie des peuples. Le vrai visage d'une nation, l'effort d'un pays de défendre son patrimoine national à travers les embûches de la folie fasciste et d'en assurer la pérennité, la communion à forger avec les peuples amis et démocrates requièrent une organisation de talents et de compétences que la Grèce, à travers ces quatre années magnifiques et horribles, a semblé parfois ne pas posséder.

Aussi la «Semaine Egyptienne» salue avec enthousiasme senti, la nomination de S.E. M. V. Dendramis à la tête des services de presse et de l'Information du Gouvernement Hellénique.

M. Dendramis n'a pas été uniquement le brillant diplomate hellène qui



S.E. M. Vassili Dendramis

a laissé tant de souvenirs au Caire et à Buenos Aires. Sorti des rangs même du journalisme il a déjà dirigé avec maîtrise la presse grecque et il saura à nouveau lui imprimer l'élan et l'autorité qui servira la Grèce en servant le monde.

Au Consulat Général de Grèce à Alexandrie

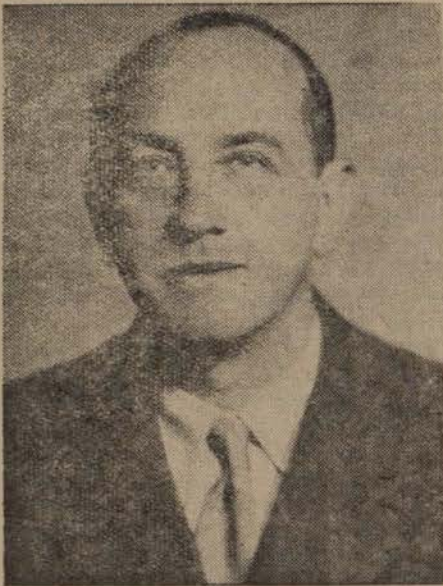
La «Semaine Egyptienne» salue avec une joie toute particulière la nomination de M. Charles Zamarias comme Consul Général de Grèce à Alexandrie.

La Presse quotidienne a déjà souligné les vieilles attaches d'amitié et

S.M. La Reine à l'Exposition du Printemps



Sa Majesté la Reine a daigné inaugurer samedi 27 Mars, l'Exposition du Printemps organisée par la Société d'Horticulture. Comme tous les ans, cette exposition a connu le plus vif succès. On reconnaît sur notre photo, la Gracieuse Souveraine s'intéressant à un étalage de confitures et de sirops de fabrication locale. Aux côtés de Sa Majesté, on voit Mme Cattau pcha, Grande Dame d'Honneur de la Reine, et Mohamed Zulficar bey.



M. Charles Zamarias
Consul Général de Grèce

d'estime qui tient le brillant diplomate hellène, tant aux colonies grecques d'Egypte, qu'à la société égyptienne et étrangère en général.

Aussi la «Semaine Egyptienne» se bornera à relever combien ce choix est heureux. A la tête de l'importante colonie hellénique d'Alexandrie le jeune et talentueux diplomate hellène saura donner toute la mesure de ses capacités, en traitant avec sa généreuse compétence les grands problèmes de l'heure.

Infatigable dans l'accomplissement de ses devoirs, prompt à s'intéresser à

tous ceux qui s'adressent à lui, animé d'un pur patriotisme et doué d'une culture complète, la «Semaine Egyptienne» est convaincue que M. Zamarias sera un des meilleurs Diplomates que la Grèce ait désigné à Alexandrie.

**Quatre films documentaires
au «British Ministry of War
Information»**

La Presse était conviée le 28 Mars par le British Ministry of War Information à une vision privée de 4 films documentaires de grand intérêt, reproduisant avec franchise des scènes de l'Angleterre en guerre ainsi que des instantanés saisissants de l'avance Britannique en France lors du magnifique débarquement des Armées Alliées en été passé. Le film sur «Téhéran» a été vivement apprécié.

Une réception empreinte de la plus grande cordialité suivit au Cercle des Officiers Britanniques où le thé fut servi à tous ceux qui avaient été invités à assister à cette séance cinématographique d'une si belle portée et où le Major Naylor aidé de son personnel faisait les honneurs avec la simplicité et la courtoisie qui le caractérisent si bien.

**En faveur des lettres
nécessiteux de Grèce**

«Entefktirion Kairou» (Foyer Intellectuel Hellénique du Caire) a décidé de procéder à une collecte en faveur des gens de lettres nécessiteux de Grèce dont la situation est devenue tragique.

Cette collecte a été placée sous les auspices de la Croix-Rouge Helléni-

que. La recette sera répartie en Grèce par les soins d'un Comité de 7 membres avec, en tête, le ministre hellène de l'Instruction Publique et le président de la Croix-Rouge Hellénique, à Athènes.

Les personnes désireuses de contribuer sont priées soit de remettre leurs souscriptions, contre reçus numérotés de la Croix Rouge Hellénique, aux personnes qui leur rendront visite à cet effet, soit de les adresser directement à M. le Président de la Croix-Rouge Hellénique, 68, rue Ibrahim pacha, Le Caire.

Hôtes de l'Egypte

Se rendant à Athènes le journaliste turc très connu M. Feridoun N. Demokan est demeuré quelques jours au Caire.

M. Demokan est envoyé en Grèce comme correspondant du quotidien d'Istanbul «Tanin».

M. Demokan s'est assuré des amitiés dévouées en Grèce par le noble désintéressement et l'intérêt passionné avec lesquels il s'est acquitté de ses fonctions de Délégué du Croissant-Rouge Turc, chargé de se rendre au Pirée pour délivrer les vivres que le War Relief Association avait demandé au Croissant-Rouge Turc de fournir pour son compte aux populations helléniques pendant les terribles années de l'occupation ennemie du pays.

M. Demokan, ardent partisan de l'amitié gréco-turque, s'acquittera, nous en sommes convaincus, de sa nouvelle mission avec l'ardeur généreuse qu'il sait mettre dans les tâches auxquelles il croit.

Chocolat en Tablettes - GROPPPI

Chocolat Vanillé

Chocolat au Lait

Chocolat au Lait & Noisettes

En vente chez

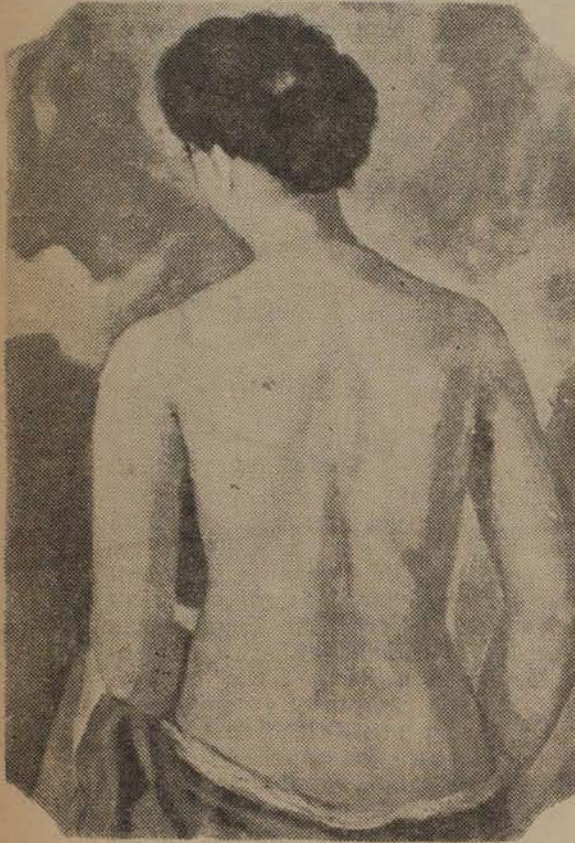
GROPPPI

&

“A L'AMERICAINE”

LES EXPOSITIONS

A. PAPAGEORGE



A. PAPAGEORGE. • Nu de dos.

Depuis une dizaine d'années — à part ses envois au Salon Annuel — le peintre Papageorge n'avait pas exposé au Caire. Ceux qui gardaient de sa première exposition l'impression forte qu'avait produit la solidité de son talent et de sa technique n'ont pas été étonnés de voir se confirmer les espoirs qu'ils avaient mis en lui.

A vrai dire il y avait mieux que des espoirs dans cette exposition de jadis. Elle contenait déjà de parfaites réussites: les gouaches surtout, genre dans lequel Papageorge a atteint du premier coup une si exceptionnelle maîtrise qu'un artiste moins consciencieux que lui s'en serait tenu là et aurait exploité à outrance cet excellent filon.

Mais Papageorge ne semble plus pratiquer la gouache que pour se délasser.

Il met dans les compositions traitées de cette manière un humour, un sens très accusé de la déformation des corps, des physionomies et des choses pour en accentuer le pittoresque. Ce n'est pas à dire qu'il cesse de se poser des problèmes, du moins les résoud-il sans que reste trace de l'effort que cela a pu lui coûter. Ces problèmes nous les retrouverons dans ses peintures, ce sont bien entendu des problèmes d'ordre purement plastique, tels que réaliser l'unité d'une tonalité

dominante sans tomber dans la monotonie ou bien encore équilibrer le mouvement des masses sans cesser de garder un certain statisme garantie contre le désordre et la dispersion.

Dans l'ensemble de toiles présentées par Papageorge on en discernera tout un groupe — où les fleurs dominent — qui est d'une facture très assurée, d'une conception simple et non hésitante et paré sans effort de prestiges aimables: une coloration éclatante et variée, avec des effets de stridences ou de contraste qui plairont à tous une matière très travaillée et gardant la savoureuse empreinte des recherches auxquelles ses effets ont donné lieu.

Dirai-je que, quelque soit le plaisir qu'on ait à contempler en elle des œuvres fermes et fortes, assurées de plaire par leur netteté, je préférerai certaines toiles, moins parfaites parce que plus audacieuses, où l'esprit de recherche n'a pas toujours reçu la récompense qu'il méritait, où il reste des incertitudes visibles, des désaccords de tons, des déséquilibres de masses encore légèrement sensibles, des excès dans la volonté de faire riche et abondant, une insuffisante décision dans la touche. Mais c'est dans ces toiles ambitieuses que l'on trouvera un sûr garant des progrès ultérieurs de Papageorge.

Ce qui domine dans Papageorge c'est la volonté de restituer à la peinture les prestiges qui parent les toiles des grands maîtres en s'inspirant de leur esprit sans tomber dans cet académisme qui consisterait à en copier la lettre d'est à dire les procédés extérieurement visibles. Mais, d'autre part, Papageorge sait bien que la révolution introduite dans la peinture moderne par les novateurs de ces dernières années a son prix et que les audaces de ces grands maîtres du présent qui s'appellent Matisse et Derain doivent être conciliées avec ce qu'il peut y avoir de bon dans la tradition des Musées. Au lieu de laisser les éléments constructifs apparents et de leur donner la première place, Papageorge cherche à les envelopper de grâce, à les fondre dans les objets qu'ils supportent. De même pour les couleurs: leurs jeux ne sont jamais abstraits des objets qui sont matière à leur intervention dans le tableau. Au contraire de ce qui se passe dans ces expériences de laboratoire que sont les tableaux de Bonnard ou de Matisse, la couleur n'est pas exaltée en temps que tache lumineuse pure mais fait corps avec l'objet qui est l'occasion de sa présence dans le tableau.

Il y aurait bien d'autres choses encore à discerner dans le travail créateur de Papageorge. Mais j'en ai assez dit pour suggérer de quelle trempe est cette artiste et pour confirmer la légitimité de l'engouement que son art inspire à de nombreux amateurs d'art.

ETIENNE MÉRIEL

GASTON DE VAUX

Les toiles exposées par le peintre Gaston de Vaux à la galerie Friedmann montrent les mêmes qualités que nous avons signalées dans ses expositions antérieures: sens de la couleur, délicatesse de la sensibilité, poésie de l'inlimité, spontanéité et plaisir de peindre. L'artiste s'est de nouveau essayé à l'art du portrait. Dire qu'il y a réussi serait excessif! on peut même observer que dans cet art le peintre semble perdre une bonne partie de ses qualités, et particulièrement le don de la couleur. Cependant de ses essais antérieurs à ceux-ci on ne peut nier qu'il y ait progrès: les visages commencent à vivre, les défaillances de la technique sont moins accusées, une pensée commence à s'exprimer. Les meilleures réussites sont comme toujours les intérieurs, salons ou alcoves, et aussi certaines natures mortes délicates, que l'on sent faites avec joie — les fleurs et paysages sont de valeur inégale — on aimera particulièrement les Barques sur le Canal Mahmoudieh et ce paysage de Broumana: deux toiles assez différentes pour donner une idée des possibilités du peintre.

H. SOULON

LE SALON DU CAIRO WOMEN'S CLUB

Le Salon annuel du Cairo Women's Club fait partie des dates artistiques consacrées de la capitale. Son retour est attendu chaque année avec sympathie et curiosité et l'on a fini par s'accoutumer et même par reconnaître un certain charme au désordre des styles et des valeurs qui s'y coudoient en feignant de s'ignorer mutuellement. Cette Huitième Exposition qui vient d'ouvrir ses portes offre cependant au public un spectacle moins riche en contrastes, moins divers, mais mieux équilibré que les ensembles des années précédentes. Trop de mièvreries inutiles pendent encore aux murs, d'impardonnables chromos et quelques dessins scolaires que n'éclaire même pas la naïveté de l'enfance nuisent à la tenue générale de l'Exposition. On regrette également l'absence de Amy Nimr et de Suzy Green-Viterbo. Ces réserves initiales étant faites, il faut convenir d'une réelle recherche de la qualité et d'un affinement de la vision poétique des artistes, sensibles dans un grand nombre d'envois.

Marguerite Nakhla sans rien nous apprendre de nouveau sur son talent, expose une toile pleine d'esprit («L'atelier») où le pépiement des couleurs intrigue puis séduit le regard et l'aide à se déployer sans heurts dans un monde intime et presque impalpable dont l'artiste arbitre à souhait les moindres inflexions. Ce tableau tout pailleté de notes ténues et justes, d'indications de détail aussi simples qu'habilement choisies et rendues, est sans conteste, l'œuvre la plus accomplie qui nous soit proposée en cette Exposition.

Clea Badara dont les apparitions sont beaucoup trop rares à notre gré, expose trois toiles fort bien étudiées qui, si elles manquent encore d'ampleur, rendent compte d'un progrès considérable dans la composition ainsi que dans la mise en éclat de chaque élément de suggestion. Son envoi le plus réussi intitulé «La petite maison jaune» baigne dans une brume légère et nostalgique qui n'est pas sans nous rappeler le climat de certains paysages d'Angelopoulos.

On retiendra aussi pour l'apaisante fraîcheur de ses coloris et pour un agréable sentiment du relâchement de l'espace au centre même du tableau, le «coucher de soleil» de *Moufida Shaaban*.

Madame Ben Behman a déjà eu le temps de renouveler depuis sa toute récente exposition personnelle. Ses métamorphoses successives n'ont pas fini de nous étonner. Cette fois elle s'attèle au portrait et y donne plus libre cours que jamais à son goût naturel de la fantaisie. On garde néanmoins l'impression que de ses quatre envois, trois ont été traités un peu trop à la hâte. Il arrive à Madame Ben Behman de se laisser emporter par ses élans et de bousculer par moments la peinture.

Inji Efflatoun qui expose pour la première fois au Cairo Women's Club reste fidèle à l'ambiance dramatique qu'elle tient à faire prévaloir dans toutes ses oeuvres. Sa «Dévastation» est à la limite de l'accablement de l'homme. Les pierres y crient justice et le ciel y est plus écorché que le cœur des survivants.

Le «Bulaq» de *Muriel Cox* grouille d'une vie pittoresque gracieusement représentée. Sans doute cela ne va-t-il pas très loin comme recherches plastiques, mais les formes y louchent avec élégance et le regard en est satisfait.

A côté d'*Andrée Sasson* dont la peinture semble être en plein recul, *Arte Topalian* continue à se montrer exigeante envers son art. Son dessin délié, expressif et vigoureux est une arme dont elle ne paraît pas encore avoir pleinement usé mais qui cependant, dans l'état actuel de ses oeuvres, marque avec rigueur la maturité de ses moyens artistiques.

Ses affiches qui accueillent et accompagnent le visiteur se distinguent par une sûreté de goût et une économie de lignes remarquables et ne sont certes pas, il s'en faut, la chose la plus négligeable de cette Exposition.

GEORGES HENEIN

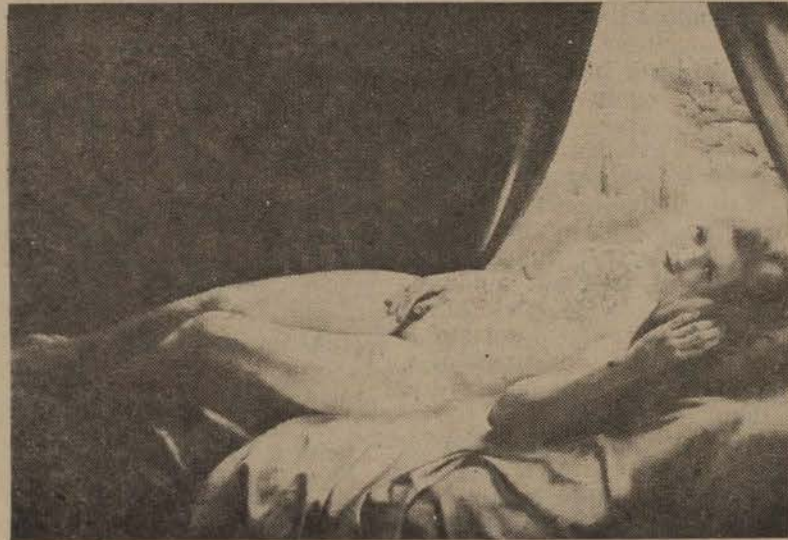
KASSESSINOFF

Au Royal Automobile Club où M. Eugène Kassessinoff, peintre-miniaturiste de S.M. le Roi exposait des aquarelles, des miniatures, des portraits et des tableaux à l'huile, le très nombreux public qui défilait quotidiennement admira la délicatesse de touche de l'artiste et son attention du détail. Réaliste certainement, Kassessinoff ne laisse cependant pas d'émouvoir par

le souffle mystique qui plane sur nombre de ses toiles. Son «Jésus» et son «Salomon» sont d'une facture très personnelle et là, en particulier, le talent consommé de l'artiste se fait jour dans toute son ampleur. Quant à ses miniatures de S.M. la Reine, elles sont d'un coloris et d'une minutie dans l'exécution, dignes des plus vifs éloges.

SEM.

M. JARO JILBERT



Jaro Hilbert. — *Repos.*

Dans le silence de cette pépinière de jeunes talents qu'est son atelier, Jaro Hilbert, artiste consciencieux et probe, évolue avec les gestes d'un prêtre occupé à parfaire les rites du sacerdoce. Le front intelligent, le regard plein de cette douce lumière commune à ceux qui ont trouvé leur vraie voie, il manie un pinceau qui connaît depuis longtemps tout le mystère des couleurs.

J'arrive. Je frappe à la porte. On m'ouvre. C'est l'artiste. Il paraît un peu ennuyé d'être distrait de son travail mais sa voix est amène. Moi, j'ai l'impression d'avoir commis une gaffe, une faute irréparable.

Mais, néanmoins, le peintre consent à me montrer toutes les belles choses accrochées aux murs. Puis il parle. Au fur et à mesure qu'il s'explique, je sens la confusion me gagner. Je me dis qu'il me reste beaucoup à apprendre, que je me suis souvent trompé mais que cette fois-ci je me trouve en présence d'un artiste au talent indiscutable.

Cachant à peine mon étonnement et mon plaisir, je regarde autour de moi. Tout à coup, je me sens imprégné d'un doux sentiment de quiétude. L'harmonie des couleurs et l'extraordinaire véracité du dessin m'ont séduit. Mon esprit, cependant, essaie de réagir (par habitude du doute). Je cherche une défaillance. Je me tourne du côté de l'inspiration. Car bien des peintres ignorent qu'une manière unique finit par ennuyer, même si cette manière est excellente. Mais, encore une fois, je cède devant la diversité

dès oeuvres exposées. Des nus sont accrochés à côté de sujets bibliques et le miracle de la création artistique semble s'être accompli avec une aisance qui me confond.

Quand enfin je me décide à partir, fier d'avoir appris qu'il faut être d'abord un bon artisan avant d'être artiste, il semble que j'emporte avec moi quelque chose d'infiniment précieux dont je fus longtemps privé.

A. KHÉDRY

JEANNE HICKMANN

On aimera ces paysages de campagne, comme on aime la couleur indéfinissable du Nil, faite de lumière, de fraîcheur et de boue.

Touchée par la clarté éblouissante de l'atmosphère, par la patiente résignation du peuple et par sa grave bonhomie, Madame J. Hickman a fixé avec les touches justes, cette terre qui l'a émue; elle l'a fixée simplement, sans essayer de l'embellir; mais elle l'a fixée aussi sans la moindre aigreur.

Elle a donné à son trait le ton dur ou léger tout en équilibrant les vides et les pleins. Et c'est ainsi que sa lumière crue demeure agréable et épouse la galure assoupie avec une netteté amoureuse.

De la clarté et de la couleur. Une sensation forte de la vie... Et une admirable compréhension des formes et de ce qu'elles évoquent; telles sont les qualités dominantes de son talent.

Et si, à voir ces oeuvres libres de tout artifice et de toute mise en scène astucieuse, on ne ressent pas profondément tout ce que l'artiste a prodigué de tendresse et de mélancolie, d'observation humaine et de métier, à quoi bon le dire, à quoi bon insister? Quittons cette peinture et allons admirer d'autres oeuvres où les artistes continuent à nous donner des jardins peints avec de la confiture de fraise, et des glaieuls mélancolique comme les princesses d'autrefois.

Nous ne discuterons pas ici la manière de composer du peintre ni sa manière de juxtaposer les tons car cela

nécessiterait un long commentaire et que l'espace destiné à ce genre de *littérature* est très limité en ce moment.

Nous nous contenterons donc d'envoyer les amateurs à l'exposition elle-même. Et c'est peut-être encore ce qu'il peut leur arriver de mieux.

AHMED RASSIM

NATA LOVETT-TURNER

Nous avons eu au Caire, cette saison, un véritable déluge d'expositions particulières. Pour quelques unes qui avaient quelque intérêt combien d'autres dont le mieux qu'on en puisse dire, c'est que justement il n'y avait rien à en dire. L'exposition de Madame Lovett-Turner est une heureuse surprise, d'autant plus heureuse qu'elle est tardive et inattendue. Voici enfin une peinture qui n'est pas seulement des formes et de la couleur, qui n'est pas seulement de l'habileté, du métier, mais l'expression profonde d'une âme. Madame Lovett-Turner est une Lettonienne que je ne sais quel sort a conduite en Egypte. Quelle a été sa vie? Je ne saurais le dire, mais il est certain que sa peinture inquiète, tourmentée, a bien des rapports avec cette peinture représentée dans l'Ecole de Paris par des artistes tels que Modigliani, Chagall, Soutine. De tous les visages qu'elle peint, se dégage une impression poignante de douleur intérieure, concentrée. Là est sa marque propre, sa dominante.

Dans la production de Madame Lovett-Turner on distingue aisément plusieurs manières, plusieurs périodes. Les toiles les plus anciennes sont peintes dans une tonalité plutôt sombre, ce qui ne veut pas dire obscure. Les ocres y dominent, réchauffés par des roux

Nata Lovett-Turner (Self-realisation)



savoureux dont la sonorité peut monter jusqu'aux tons d'un rouge ardent quoique sombre encore. La couleur est distribuée par larges espaces plats qui modulent délicatement; les visages sont dessinés selon un graphisme net et expressif, à la manière de Modigliani, mais avec une déformation moins accentuée. Parmi les remarquables sont: *Self-Realisation* et *Brown Study*. Ce que nous avons dit de la technique ne saurait donner une idée de la profondeur de l'intention ni de la qualité de l'expression: ces portraits ne se contentent pas d'être un jeu de couleurs — la couleur ici compte moins que l'âme, que la pensée. — L'attitude, l'expression du regard suffiraient à donner la vie à ces visages. Toiles d'une pureté, d'une sérénité classiques.

De cette première manière, l'artiste passe à une seconde qui semble influencée par ce peintre génial, météore fulgurant au ciel de la peinture: Van Gogh. D'une peinture plate nous passons à une peinture à la spatule ou au couteau, d'une force singulière, travaillée en pleine pâte et d'une richesse de couleurs qui va s'amplifiant de plus en plus jusqu'à la stridence de ces *Fleurs de Flamboyant* (no. 12) où dans la gamme difficile des rouges, le peintre semble avoir voulu lutter avec la flamme même.

Admirables ici sont les réalisations. Je mets au premier plan ce portrait de *la mère de l'Artiste* qui, du point de vue de la couleur, sinon de la technique, reste fidèle à la première manière. Ce portrait est plus et mieux que de la peinture: c'est un témoignage fervent d'affection — mais encore fallait-il que l'art témoignât. *L'Etude de visage* (no. 9) montre qu'une délicate économie des moyens et de la couleur n'empêche pas l'artiste d'atteindre à l'expression la plus émouvante. Le *Portrait de femme* (no. 8) dont la chevelure et le visage sombre s'enrichissent de bouches vives d'une précieuse sonorité est peut-être le seul qui s'illumine d'un sourire suave. La toile la plus étonnante sans doute de toute cette exposition est cette oeuvre intitulée: *Réfugié*. Etonnante au point de vue de la technique, car cette fois ce ne sont que des couleurs très vives — la toile est celle qui se rapproche le plus de l'art de Van Gogh —; étonnante aussi au point de vue de l'expression: dans le regard, dans les deux mains jointes de l'Homme c'est toute la douleur de l'exil et de la guerre et de la Vie qui est enfermée.

Dans les lavis — dessins rehaussés de bleu — qu'expose Madame Lovett-Turner on retrouvera les mêmes qualités d'expression, les mêmes regards vivants; on verra aussi qu'elle n'a pas seulement la force mais la délicatesse.

Ainsi, dans une trentaine de toiles voici une jeune artiste qui déjà nous donne d'étonnantes réalisations; une artiste dont chaque toile est autre chose que la précédente, un progrès sur la précédente — qu'elle soit en marche vers de prodigieuses réussites, c'est ce dont, pour ma part, je ne doute pas.

H. SOULON



Nata Lovett-Turner (Brown study)

LA MUSIQUE

De Lull à J. Strauss

Ses concerts se suivent et ne se ressemblent pas — voilà ce qu'on peut dire de tous les concerts de Hickman en général et de son dernier en particulier. Un programme de Hickman est toujours une surprise, et, disons le tout de suite, une surprise agréable. Que ce soit la musique ancienne, que ce soit son orchestre d'enfants, que ce soit de la musique à influences orientales ou de la musique contemporaine, il réussit chaque fois à lui donner l'empreinte de sa personnalité et il semble être non seulement un expert d'histoire et de pédagogie mais de l'orchestre aussi.

Quand Hickman donne un de ses concerts savants et qu'il essaie de rapprocher son public de la musique ancienne en lui faisant comprendre par des exemples vivants l'histoire de la musique, quand il lui donne des premières auditions de musique moderne et difficile à aborder, le public est prêt à le suivre et à l'écouter. Mais ce qu'il aime surtout, c'est d'entendre des airs connus, ces valse viennoises auxquelles chacun associe quelque souvenir, ces airs de la *Veuve Joyeuse* et des *Contes de Hoffman* que chacun est tenté chanter avec la chorale, ces airs de *«La Princesse Csardas»* qui nous rendent pour un moment toute l'insouciance du passé. Et quand le concert se termine enfin sur *«La Valse du Trésor»* de Johann Strauss, c'est l'enthousiasme en plein et on sait gré à Hickman et à ses musiciens d'avoir créé pour une soirée une atmosphère de gaieté générale. On rentre, le cœur léger, une mélodie sur les lèvres, et on s'arrête peut-être un moment pour songer à l'effort énorme qui a été fourni et le travail assidu auquel nous devons ce plaisir.

B. SCHIFFER

CHRONIQUE DES LIVRES

ROLAND DENIS. - *Quatre de la Gazelle*, (Aux Edit. Variétés, Montréal).

Dans la belle collection «Signe de Piste», Les Editions Variétés viennent de publier un roman plein d'imprévu et qui foisonne en aventures passionnantes. Comme les précédents ouvrages parus dans cette collection, *Quatre de la gazelle* est abondamment illustré et habillé d'une double couverture en couleurs.

Au sommet d'une colline, se trouvent les murs détruits d'un très vieux château sarrazin. Hiboux et chats-huant y mènent de nuit, parmi les pierres croulantes et les tours affaissées, de sinistres sarabandes. Les gens du pays se gardent, après le coucher du soleil, de passer à proximité de ces ruines, et rares sont ceux qui, le jour, osent en approcher.

Pourtant quatre garçons débarqués, un matin, de Paris, descendirent, malgré conseils et avis, non loin du vieux castel hanté. Au village de l'Estérel, tous les jugèrent fous. Le vieux château perché comme ni d'aigles était hanté? Quel était le secret de ses ruines?

Bientôt en s'amusant, nos amis découvrent la terreur de l'Estérel. Ils sont alors mêlés à un drame épouvantable. Ils dépistent en effet une bande de bandits auxquels le château sert de repère. Mais les misérables n'en sont pas à leur premier crime et nos amis sont capturés et amenés en Amérique du Sud en attendant la réponse des parents à une demande de rançon.

Quelles émotions vivront ceux qui liront cette histoire et suivront dans le désert ou dans la jungle les quatre vaillants garçons poursuivis par des malfaiteurs! Quelle joie, lorsque ceux-ci reprendront enfin le chemin de la maison, fiers des aventures qu'ils ont vécu et ennemis pour toujours de la peur!

PIERRE BENOIT. - *L'Atlantide* (Aux Edit. Variétés, Montréal).

C'est une superbe histoire que raconte le beau roman de Pierre Benoit que viennent de publier Les Editions Variétés. Au coeur de l'Afrique, deux officiers français découvrent l'existence d'un doyaume mystérieux, l'*Atlantide*. Une femme y règne, Antinée.

Mais, qu'est cette femme? Un rêve?

Une sorte de jeune fille mince, aux longs yeux verts, avec un regard, un sourire, comme on n'en a jamais vu aux Orientales. Un miracle d'ironie et de désinvolture.

Malgré sa tunique audacieusement fendue sur le côté, sa fine gorge découverte, les bras nus, les ombres mystérieuses devinées sous le voile, cette femme, en dépit de la monstrueuse légende qui voulait qu'elle se fasse aimer des hommes pour pouvoir ensuite assouvir une terrible vengeance, trouvait le moyen de demeurer quelque chose de très pur, de virginal.

Cette extraordinaire découverte est le noeud d'une aventure au charme exotique. Les deux officiers français deviennent amoureux de cette femme. Et cet amour fatal fera naître la plus effroyable tragédie.

Ce chef-d'oeuvre de Pierre Benoit est un roman enveloppant comme une nuit dans le désert lorsque la lune dessine sur le sable des arabesques: amour, mystère et tragédie.

ROGER MARTIN du Gard. - *La Belle Saison* (Aux Edit. Variétés, Montréal).

Voici la troisième partie du chef-d'oeuvre du roman moderne: *Les Thibault*. Cette histoire d'une famille française dont Les Editions Variétés viennent d'entreprendre la publication est formée de huit romans; c'est sûrement une des plus passionnantes histoires jamais écrites. Elle a soulevé l'enthousiasme de tous les

lecteurs et influencé tous les romanciers modernes. Traduite en plusieurs langues, l'histoire des *Thibault* est émouvante, tragique et belle.

Après *Le cahier gris* et *Le Pénitencier*, nous retrouvons dans *La belle saison*, cinq ans plus tard, les personnages des deux premiers romans.

Les enfants sont devenus des adolescents. Daniel de Fontanin, qui se destine avec succès aux Beaux-Arts, mène à Paris une existence fort libre. Jacques Thibault vient d'être reçu à l'École normale. Les Thibault et les Fontanin passent l'été à Maison-Laffitte, où chacun des deux familles possède une propriété de vacances.

L'adolescence de Jacques, chaste, inquiète, est livrée à des confuses attractions. Il voit presque chaque jour Jenny de Fontanin; elle lui inspire depuis longtemps une curiosité ardente, douloureuse, tantôt proche de l'amour et tantôt de la haine. En même temps, les quinze ans de Gise, jeune fille qui est élevée par M. Thibault, ne le laissent pas insensible.

L'amitié de son frère Antoine ne lui est d'aucun appui: l'affection que Jacques témoigne à cet aîné de dix ans est sans abandon.

D'ailleurs Antoine, en ce moment, se soucie peu de Jacques. Appelé par hasard au chevet d'une fillette blessée qu'il lui a fallu opérer d'urgence, il y a rencontré une aventurière très belle dont il est devenu l'amant. Amour charnel et sans mesure, qui est pour Antoine une véritable initiation sentimentale et qui le transforme profondément. Mais cette flambée ne dure que quelques mois, Rachel s'arrache brusquement à la passion d'Antoine: elle fuit, pour rejoindre en Afrique une énigmatique forban, dont elle a été l'esclave, le souffre-douleur, et qui n'a cessé de la tenir sous son envoûtement.

GUSTAVE FLAUBERT. - *Trois Contes* (Aux Edit. Variétés, Montréal).

Dans la Collection Classique «Variétés», les Editions Variétés viennent de publier une édition des *Trois contes* de Gustave Flaubert. Cet ouvrage s'ajoute à une série qui compte déjà des chefs-d'oeuvres comme *Les fleurs du mal* par Charles Baudelaire, *Contes* par Guy de Maupassant, *Fables* par Jean de la Fontaine, *Théâtre* de Jean Racine, *Pensées* de Pascal. M. René Rislhœber, dans un avant-propos d'une belle facture littéraire, résume la vie de Gustave Flaubert et donne des explications sur ses oeuvres; ces explications permettent au lecteur de trouver un plaisir plus complet à la lecture de cet ouvrage.

Ces trois récits justifient bien le titre que l'on décerne à Flaubert d'avoir été père et roi du roman moderne.

Un coeur simple c'est l'histoire de la servante Félicité, témoin muet et fidèle de toute la vie de ses maîtres. Mais, après les années de dévouement, viennent les années de délaissement. Usée à la tâche quotidienne, n'ayant connu du bonheur que le sourire sur les lèvres des enfants de la maison, la servante devient presque folle et attend la mort dans le dénuement et la solitude.

La légende de Saint Julien l'Hospitalier a tout le charme des contes moyenâgeux. La tragique destinée de Julien, enfant né pour la gloire et les honneurs, mais dont l'étrange appel vers le sang l'amène aux actes les plus sordides, rend un son pathétique. Sa vie d'homme est marquée brusquement lorsqu'il tue son père et sa mère qu'il adore pourtant. Devenu pèlerin pour expier son crime, Julien se fait bûcheron... Un soir, il rencontre un lépreux qui lui demande de soigner ses plaies affreuses... et ce lépreux, c'est Dieu.

Hérodias, femme satanique qui a tout trahi pour satisfaire ses ambitions. Elle n'a reculé devant aucun crime. Pourtant, cette reine, au coeur rongé par la haine

ne, avait une passion pour sa fille Salomé. C'est par elle cependant qu'elle exigea la tête de son ennemi, Jean-Baptiste, le précurseur. Ainsi sa fille lui permit d'assouvir sa vengeance.

On éprouve un plaisir de belle qualité à lire les *Trois contes* de Flaubert.

ANDRÉ GIDE. - *Les Faux Monnayeurs* (Aux Editions Variétés Montréal).

Le seul de ses récits que Gide ait consenti à intituler roman. Ce livre, singulier et plein, que viennent de publier Les Editions Variétés, étonne. Gide a construit son livre autour de deux faits divers: une bande de dévoyés du Quartier Latin qui avait émis de fausses pièces, et un suicide d'élèves au Lycée de Clermont. A cette construction centrale s'accrochent des récits, des portraits, des événements, des dialogues, des drames. Cela donne un ensemble singulièrement intéressant.



André Gide

Une question se pose à savoir si Gide peut se comparer dans ce roman aux plus grands romanciers du siècle. *Les Faux-Monnayeurs* représente-t-il la meilleure et la plus puissante oeuvre de l'artiste? Il n'en faut pas douter: Gide se classe, avec ce livre, au plus haut rang de notre époque et donne sans doute ce qu'il peut offrir de mieux, la couronne et le sommet de son génie.

Ce roman est composé de multiples drames, tous enchevêtrés les uns dans les autres avec une très grande habileté et un sens raffiné de la musique.

La raison, l'énergie, l'amour, la haine, mouvements et sentiments de destruction et de création, sont combinés ici dans une vraie danse démoniaque. Nous retrouvons l'autorité du démon dans chaque personnage du roman, car il y a dans chaque homme, à chaque moment, deux tendances simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan.

Gide montre avec un réalisme presque brutal une génération confuse et égarée au milieu de la rampante inquiétude du monde actuel et de la société présente. Il peint ses luttes, ses efforts, ses vices secrets et ses vices non cachés, ses triomphes et ses abhérations. Il joue la fugue de notre drame paradoxal. C'est le récit non camouflé, non travesti de notre crise, de nos aventures et de nos souffrances. Mais Gide termine son roman magnifique sur une note optimiste.

COMTESSE DE SÉGUR. - *Les Vacances* (Aux Edit. Variétés, Montréal).

Dans la belle et attrayante «*Collection des Belles Histoires*», les Editions Variétés publient les célèbres

ouvrages pour enfants de la Comtesse de Ségur. Ce sont de véritables petits chefs-d'oeuvre de la littérature enfantine. *Les Vacances* qui viennent de paraître dans cette collection en sont en bel exemple.

Tout était en fête au château de Fleurville. Camille et Madeleine et leurs amies Marguerite et Sophie allaient et venaient tout affairées. Pensez donc, leurs cousins allaient bientôt arriver pour les vacances! Quelle perspective! Quelle joie! Quels bons moments à vivre!

Enfin, la voiture approche du château. Les cousins débarquent. Pendant quelques minutes, ce se sont qu'effusions, baisers. Léon, Jean, Jacques font connaissance avec leurs cousines et élaborent déjà tout un plan de réjouissances, de fêtes, d'aventures.

Mais un jour, pendant une promenade, les enfants rencontrent, dans la vallée un homme exténué de fatigue. Sophie croit reconnaître en lui un des matelots qu'elle avait connu au cours d'un voyage sinistre pour elle, car le bateau avait fait naufrage et c'est par miracle que Sophie avait été sauvée alors que sa mère avait péri.

C'était bien le matelot du bateau en question. Il reconnut Sophie qui l'embrassa avec effusion. Elle lui raconta sa vie depuis le naufrage et dit toute la peine qu'elle avait eue en apprenant la mort du capitaine du bateau et la mort de son cousin Paul.

Le matelot raconta ses tragiques aventures. Il dévoila à Sophie que son cousin n'était pas mort mais avait été fait prisonnier par une bande sauvages dans l'île où ils avaient trouvé refuge avec les survivants du bateau. Quelle belle histoire il raconte aux enfants et quelles aventures extraordinaires le cousin Paul lui-même viendra raconter, après avoir réussi à se libérer des sauvaegs.

ROGER MARTIN DU GARD. - *La Mort du Père* (Aux Edit. Variétés Montréal).

Voici la sixième partie du chef-d'oeuvre du roman moderne «*Les Thibault*». Cette histoire d'une famille française dont les Editions Variétés viennent d'entreprendre la publication est formée de huit romans qui connaissent depuis plusieurs années un très vif succès de librairie.

La mort du père fait suite à *Le cahier gris*, *le pénitencier*, *La belle saison*, *La consultation* et *La Sorellina*.

Le sixième tome débute au moment où Antoine Thibault qui est allé en Suisse retrouver son frère Jacques, a laissé à Paris son père très malade.

Pendant la courte absence d'Antoine, les femmes qui soignent M. Thibault appellent à son chevet son confesseur, l'abbé Vécard, dont les pieuses paroles réussissent à apaiser les angoisses du malade. L'état ne cesse pas d'empirer; et c'est un moribond qu'Antoine retrouve, lorsqu'il revient, avec Jacques, à Paris. Les crises d'urémie convulsives se succèdent de plus en plus violentes. Après avoir assisté impuissant à cette atroce agonie, Antoine se décide à abréger, par une piqûre, ces souffrances inutiles.

Au cours des obsèques, (dont M. Thibault avait d'avance réglé la pompe, et dont la cérémonie se déroule solennellement au pénitencier de Crouy qu'il a fondé), Antoine cherche à porter sur son père un jugement équitable. Les papiers personnels qu'il a trouvés dans le bureau de M. Thibault, un jour, lui ont fait découvrir toute une vie intime qu'il ne soupçonnait pas: la vie de M. Thibault semble n'avoir été qu'une longue, secrète et vaine lutte contre l'orgueil.

Gise, la compagne d'enfance de Jacques Thibault, avertie par dépêche, est arrivée de Londres pour assister aux derniers moments... Elle ne savait pas que Jacques, qui jadis s'était épris d'amour pour elle, était retrouvé, revenu. Sa joie est de courte durée. Elle se heurte au mutisme cabré de Jacques: il est devenu un étranger pour elle, pour tous. Il étouffe dans cette atmosphère de la maison paternelle: il ne songe qu'à rejoindre au plus tôt la Suisse.



**CONSTANTE
FIDÈLE
et SURE**



**P.T.
3.5 net**

**EXCELSIOR
GIANACLIS**

Notre emblème est la qualité de nos produits

«KEO»



BRANDY V.O. de " et de "
en caisses et barils

DRY GIN
OUZO

MUSCAT

VERMOUTH (doux et sec)

LIQUEUR TRIPLE SEC

GOLDEN ET PALE DRY
WINE

COMMANDARIE

MISTELLA

MALLIA

NAMA

TEMPLAR

APHRODITE

OTHELLO

COEUR DE LION

Fournisseurs des Forces Britanniques et Alliées de toutes les armes

PRODUITS DE LA
CYPRUS WINE & SPIRITS C^o L^{td}
LIMASSOL

Greg. A. CACOMANOLIS

Agent Général pour l'Egypte

Tél. 28170 ALEXANDRIE

Stocks permanents

Vine Products Import Cy. «Vinco»

16, Place Mohamed Aly. (Ruelle Ebn Sina).

Tél. 28170 ALEXANDRIE R.C. 18019

CAIRO, 2, rue Doubreh, Tél. 56359

PORT-SAID, VILLA CALYPSO, Tél. 2597